



THÉÂTRE

Des duos et des doubles en série

Page E 3

DE VISU

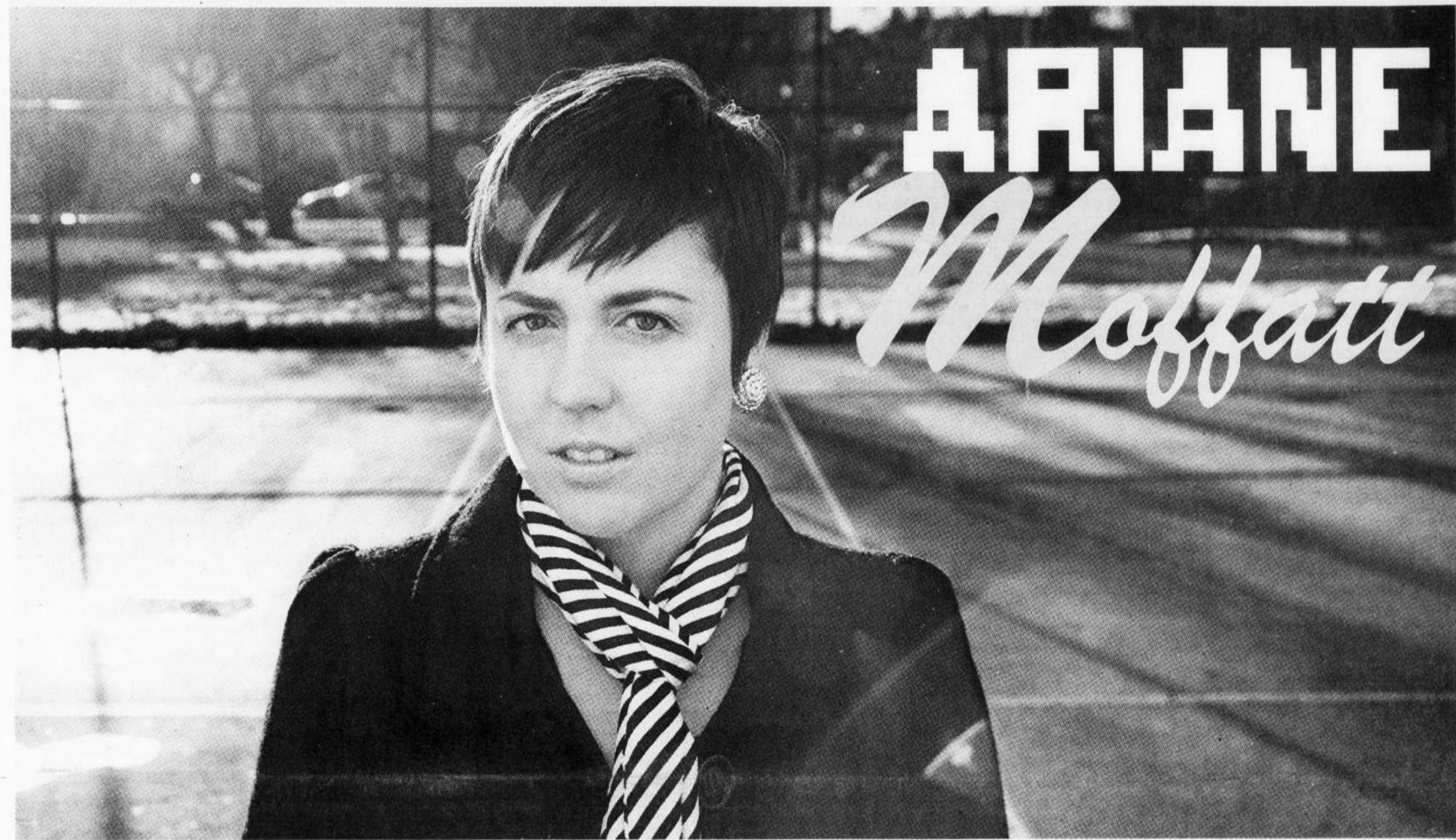
Une expo entre chenille et papillon

Page E 8

CAHIER

E

CULTURE



ARIANE

Moffatt

JOHN LONDONO

Sur son troisième disque, Ariane Moffatt avoue avoir été inspirée par des chanteuses comme Amy Winehouse et Lily Allen, et aussi par des groupes électro plus crus, comme Justice ou Digitalism.

Un pas vers la lumière

Sur Tous les sens, la multi-instrumentiste mélange une pop sixties à l'électro du moment

PHILIPPE PAPINEAU

Après avoir façonné deux albums que l'on ne pourrait pas placer d'emblée dans la catégorie des œuvres les plus «hop la vie» pour égayer les âmes tristes, voici qu'Ariane Moffatt effectue un certain virage en nous offrant *Tous les sens*, un troisième disque qui prend désormais racine dans un terreau beaucoup plus lumineux.

Il ne faut d'ailleurs pas fouiner longtemps à travers ce plus récent effort de la multi-instrumentiste pour trouver ce nouvel éclat. Dès le premier regard sur la couverture du disque, on est ébloui par une Ariane Moffatt méconnaissable, regardant droit devant, debout sur un lit d'hôtel, entourée d'une resplendissante aura de lumière du jour. «Je ressemble à un mélange d'Astro le robot et de Jean Seberg dans *A bout de souffle*, de Godard!», dit en rigolant la principale intéressée.

En ce matin de printemps, un gros soleil lance ses rayons sur les larges fenêtres du Cagibi, un petit café et aussi une salle de concert du boulevard Saint-Laurent, dans le Mile-End, là où réside Ariane Moffatt. L'ancienne collaboratrice de Daniel Bélanger et de Marc Déry a encore les yeux fatigués, mais elle a tout de même le rire facile et le verbe leste.

«Je me suis donné le mandat de changer un peu l'angle de mes chansons, de mettre un peu plus de lumière, sans m'éloigner de moi et sans faire des trucs légers et

pas touchants, raconte la jeune femme qui fêtera ses 29 ans dans quelques jours. C'était aussi une question de me prouver à moi-même que j'étais capable d'écrire dans d'autre chose que la douleur. Dans ma personnalité de tous les jours, je suis super-pétillante, et c'était important que ça se retrouve dans mon travail.»

Alors, maintenant, elle joue *La Fille de l'iceberg*, «qui dérive lentement / vers le rebord du monde / le creux de tes flancs». Quand elle brise un cœur, elle s'assure maintenant de s'en occuper. Et en plus, elle veut tout, «le silence et les promesses / le rigide et la souplesse / [...] L'anarchie et la sagesse / ton sourire et puis tes fesses». De la lumière, disait-elle.

Ouverture

Tant qu'à changer d'approche pour la création, Ariane Moffatt s'est aussi lancé un défi pour l'interprétation. Sur *Tous les sens* — qu'elle aurait pu faire avec quelques bonzes français mais qu'elle a préféré coréaliser avec Jean-Phi Goncalves (Plaster), son ami de longue date —, Moffatt s'est amusée un peu. «On a mis les chansons sur un mur et on s'est demandé ce qu'on pourrait essayer au niveau de la voix, à quel jeu on pourrait jouer pour ouvrir les chansons, pour avoir une autre perspective sur elles.» Pour une rare fois, elle chante

aussi les textes d'un autre auteur, dans le cas présent ceux de Franck Deweare, un Français qui, selon elle, sera bientôt «notre petit Gainsbourg du Québec».

En janvier 2009, Ariane Moffatt passera six mois en France afin d'y tenter sa chance

La chanteuse montre maintenant un portrait plus complet d'elle-même. Un pied en plein jour, un pied dans la nuit. Et, comme à son habitude, un pied dans la pop et un pied dans la musique électronique. «J'essaie ça depuis le début, mais chaque fois de façon différente.» Aquanaute, son premier disque, était bourré d'effets sonores et avait un côté «mouillé». *Le Cœur dans la tête*, paru en 2005, avait un côté plus rock, «avec des guitares un peu plus lacérées». Et puis maintenant, le caméléon musical qu'est Ariane Moffatt avoue avoir été inspirée par la vague des chanteuses aux sonorités sixties, comme Amy Winehouse et Lily Allen, et aussi par des groupes électro plus crus, comme le duo français Justice ou Digitalism.

D'un point de vue esthétique, on retrouve un peu partout dans le livret une icône visuelle: un prisme aux couleurs de l'arc-en-ciel. «Ça va chercher le côté électro autant que l'esthétique sixties. Mais au départ, c'est le résultat de la lumière qui passe dans un diamant. C'est *Tous les sens*, toutes les multiples facettes d'une même situation, d'un objet, les façons différentes de voir les choses de la vie.»

En discutant avec Ariane Moffatt, on sent bien que

cette dernière est plus à l'affût de ce qui se passe autour d'elle. Son texte *Jeudi 17 mai*, une sorte de revue de presse, en est la preuve la plus patente. «Y'a que des rimes pauvres dans mon journal», y chante-t-elle. «C'est un constat de l'absurdité de la coexistence entre différents titres, de voir des événements dramatiques aux côtés de trucs futiles. Mais je n'ai jamais été une activiste, et je ne pense pas que la création passe par là pour moi, mais j'ai quand même un regard sur le monde et des préoccupations!»

Après une tournée québécoise automnale, Ariane Moffatt tournera son regard vers la France, où elle a l'intention de passer six mois à partir de janvier 2009, question d'y tenter sa chance. «C'est un marché tellement difficile à percer qu'il n'y a pas vraiment moyen d'obtenir quelque chose de concret et de palpable si tu n'y es pas un petit peu présent. Mais les Français sont de plus en plus ouverts, et le fait que Montréal rayonne autant à l'international fait qu'ils ont un regard sur la ville moins condescendant qu'avant.»

Et quoi de mieux qu'un album lumineux pour prendre d'assaut Paris, la Ville lumière?

Le Devoir

TOUS LES SENS

Ariane Moffatt
Audiogram

Pagnol restauré au Québec!

Cure de jeunesse pour Raimu et Fernandel

ISABELLE PARÉ

Il n'y aura plus de taches ni d'égratignures sur le grand sourire équin de Fernandel, ni de *scratch* et de *pschwiitttt* quand César lancera à Marius: «Quand on fera danser les couillons, tu seras pas à l'orchestre!» L'œuvre cinématographique de Marcel Pagnol sera bientôt entièrement restaurée au Québec, dans les studios de l'entreprise de post-production Vision globale.

Coup de maître que celui réalisé par cette boîte montréalaise, qui fait son pain et son beurre avec la post-production et tente de se tailler une place de choix dans le marché mondial de la restauration et de la numérisation de films.

Dans ses lumineux locaux des Shop Angus, Vision

globale a déjà donné une cure de jeunesse aux copies de première génération du *Schpountz* (1938), de *Nais* (1945) et de *Topaze* (1951), trois œuvres de Pagnol qui étaient dans un état assez piteux pour que l'héritier du cinéaste, son petit-fils Nicolas Pagnol, cherche à leur redonner leur éclat des premiers jours.

«Nicolas Pagnol avait déjà fait faire, il y a plusieurs années, des restaurations sur films selon les méthodes traditionnelles. Il a regardé tout ce qui se faisait dans le monde, nous a contactés, nous a interrogés et a été convaincu. Je pense que c'est le début d'une grande collaboration», s'est réjoui cette semaine Bruno Despas, vice-président au service laboratoire.

Depuis trois ans, Vision globale a développé un logiciel de restauration qui permet d'éliminer et de corriger, tant sur le film que sur la bande sonore, toutes

les avaries laissées par le temps. Égratignures, moisissures, montage cahoteux, flash lumineux: tout s'arrange sur le clavier de John Montegut, créateur du logiciel GeneSys, à la fine pointe des techniques de restauration numérique.

En développement depuis trois ans, GeneSys a permis notamment de remettre à neuf l'intégralité des films de Bruce Lee et de Jackie Chang, dont les volumineux catalogues sont détenus par la compagnie chinoise Fortune Star. «Ça été notre péplum. Mais ce qui a pris six mois à l'époque pourrait se faire en un mois aujourd'hui», affirme Montegut, tant les techniques informatiques se peaufinent à un rythme fulgurant.

Pour redonner leur prime jeunesse aux films, Vision globale commence d'abord par réparer à la main les plus grosses blessures, nettoie finement la pellicu-

le dans un appareil spécial, puis numérise entièrement le film, image par image. À raison de 10 à 50 méga-octets par image, un long métrage de 150 000 images pèse plus de 1,5 téra-octet, stocké dans une mémoire centrale. Sur ordinateur, on restaure les images numérisées, ensuite envoyées dans un imageur, qui recrache à son tour un nouveau négatif libre de toute imperfection. «La copie est restaurée par logiciel, puis confiée à un coloriste qui donne littéralement la touche finale au film», explique Bruno Despas.

Dans un local adjacent, Claude Lussier, le coloriste, nous montre d'ailleurs des séquences décolorées d'un des fameux films de Bruce Lee. Sur une pellicule rougeâtre, où le maître du kung-fu semble en proie à

VOIR PAGE E 2: PAGNOL

CULTURE

MÉDIAS

À l'heure des « formats »

PAUL CAUCHON

La télévision se fait maintenant à l'heure des concepts, des « formats » qui se vendent sur les grands marchés internationaux. Patrice L'Écuyer anime un jeu inspiré d'un concept japonais, Éric Salvail, d'un concept australien, et Télé-Québec remplacera l'automne prochain *Il va y avoir du sport* par un concept de la télévision croate.

Pendant ce temps, le Québécois Michel Rodrigue, lui, président de Distraction Formats, vend à l'étranger le concept de *Paquet voleur* et de *François en série*.

Il faudrait établir une comptabilité serrée pour savoir si les producteurs locaux sont perdants ou gagnants dans ce grand jeu international. Ce qui est certain, c'est qu'il s'agit d'une tendance lourde. « Le produit fini, la série de télévision qu'on achète telle quelle, existe encore », explique Michel Rodrigue. Mais c'est très coûteux à produire. Ce qui se vend maintenant à l'étranger, ce sont les formats.

De 2002 à 2004, les revenus générés par les formats ont augmenté de 33 % dans le monde, ajoute-t-il. « Je n'ai pas les chiffres plus récents, mais on constate que depuis quatre ans ça augmente de façon exponentielle. » Michel Rodrigue participait au début d'avril au MIPTV à Cannes, ce grand marché de vente et d'achat de programmes de télévision. Il est habitué à vivre dans ses valises: *Le Devoir* l'a joint cette semaine dans un hôtel d'Istanbul, où il avait été invité pour donner une conférence... devant l'association des diffuseurs asiatiques.

Courtier en programmes

Avec une équipe de 12 personnes, ce véritable courtier en programmes a continué à faire de bonnes affaires au MIPTV. Il a vendu le concept de *Paquet voleur*, le jeu créé au Québec et animé par Véronique Cloutier, à des entreprises



SOURCE RADIO-CANADA

Le président de Distraction Formats, Michel Rodrigue, tâte le terrain pour vendre l'émission *Tout sur moi* à des entreprises d'un peu partout dans le monde.

britanniques et américaines, qui vont l'adapter sous le titre de *Trade Up*. Une version de *Paquet voleur* sera également en ondes en Espagne cet été. Il a vendu le concept de *François en série* dans une demi-douzaine de pays. Il avait dans ses valises les émissions *Tout sur moi* et *Les Invincibles*, dont il a commencé à « travailler le marché ».

On peut illustrer l'internationalisation de la télévision de la façon suivante: Michel Rodrigue, un Québécois, a acheté le format d'une émission de la télévision de Hong Kong, *You Be the Judge*, où de véritables parties en procès se soumettent à un vote du public. Il y a un an et demi, il a vendu le concept à la BBC britannique. Qui en a fait un épisode jamais diffusé. Qui a été revendu à la chaîne américaine CBS. Qui a investi un million pour en produire un pilote qui sera bientôt diffusé.

Le nombre de chaînes s'est tellement multiplié dans le monde que l'appétit pour les émissions gagnantes est insatiable et que les meilleures idées valent cher.

Qu'est-ce qui semble le mieux fonctionner ces temps-ci au MIPTV? « La téléalité évolue, explique-t-il, avec des émissions qui proposent des

activités en tous genres. Elle se mélange aux grands jeux, qui reviennent en force aux heures de grande écoute. J'ai remarqué aussi qu'on trouve de plus en plus le « factual entertainment », les émissions de cuisine ou de décoration de type « fais-le-toi-même ».

Selon une dépêche de l'AFP, le MIPTV a fait une part grandissante cette année aux programmes de divertissement mettant en scène des enfants et à ceux qui « creusent l'émotion ». Ainsi, une émission néerlandaise propose de retrouver la plus jolie fille de la classe à partir d'une photo d'école prise 20 ans auparavant. Une émission américaine, *My Dad Is Better than your Dad*, oppose deux équipes père-fils ou père-fille dans différentes épreuves, avec comme récompense les études de l'enfant qui sont payées. En Norvège, une émission met en scène deux villes en compétition qui s'efforcent de réduire leurs émissions de CO₂. En Finlande, une émission suit pendant huit semaines l'entraînement de septuagénaires invités à former un groupe de rock en huit semaines. On ne sait pas encore si Mick Jagger leur servira de coach...

Le Devoir

PAGNOL

SUITE DE LA PAGE E 1

un sérieux coup de soleil ou à une jaunisse, le coloriste recalibre en quelques clics toutes les couleurs pixel par pixel.

Dans un autre studio de Vision globale, situé rue Queen, on s'attaque pendant ce temps à la restauration complète de la bande sonore, parfois elle aussi en piteux état.

Du fil à retordre

Mais même avec ces instruments hyperperformants, la restauration de films pose parfois des problèmes insolubles aux cracks de l'image. Pendant la restauration de *Topaze*, on a découvert qu'il n'y avait aucun son pendant une courte séquence du film. Rien. Zéro. Impossible de restaurer ce qui n'existe pas. Despas téléphone donc à Nicolas Pagnol pour l'informer du problème. Le petit-fils scrute les scénarios originaux du grand-père pour retrouver le texte de ladite séquence.

Il découvre que le film, qui date de 1951, avait subi le couperet de la censure parce que la réplique écrite par Pagnol faisait référence à un scandale politique entourant le canal de Suez. « Nicolas Pagnol a finalement décidé de laisser ce très court passage sans son, puisque cela témoigne de l'historique du film », explique Bruno Despas. « Dans ces situations, c'est aux détenteurs des droits qu'il revient de faire les choix qui touchent le caractère même du film », ajoute-t-il.

Même cul-de-sac dans *Le Schpountz*, où les restaurateurs ont eu du fil à retordre avec des répliques inaudibles. Encore là, l'héritier a choisi de laisser la bande sonore dans l'état, puisque la seule autre option était d'utiliser la bande sonore d'une version sortie en format vidéo, où des rires avaient été malencontreusement ajoutés à l'époque!

Vision globale présentera en juin prochain les versions restaurées de *Topaze* et du *Schpountz* au festival Il Cinema Ritrovato, l'un des plus importants événements du monde consacrés aux films restaurés. « C'est un honneur pour une entreprise québécoise que d'être ainsi associée à ce créateur exceptionnel et de faire revivre ainsi quelques-unes de ses réalisations », soutient Mathieu Lefebvre, président de Vision globale.

Alors que tous les joueurs majeurs du marché de la restauration s'y côtoieront, l'entreprise québécoise espère se positionner dans cette industrie qui a le vent dans les voiles. Avec l'arrivée du numérique, le marché de la restauration et de la numérisation de films est en effet en pleine effervescence.

« La quantité de films à restaurer est colossale. Tout ce qui a été transféré sur vidéo il y a quelques années doit être refait pour le numérique. Le marché est en train de se dessiner. Nous sommes les seuls, avec Los Angeles et New York en Amérique, et Londres, Paris et quelques laboratoires en Europe, à pouvoir nous démarquer sur le marché mondial en termes technologiques », soutient John Montegut.

Mais pour certains films, il est presque trop tard. Dans un congélateur des laboratoires de Vision globale, on garde au froid les vieilles pellicules les plus abîmées, atteintes du « syndrome du vinaigre », explique



VISION GLOBALE

Avant, et après. Voici le résultat de la cure de jeunesse qui a été servie à la copie de première génération du film *Naïf*, paru en 1945.

Bruno Despas. Cette « maladie » entraîne la décomposition lente, mais certaine, de la pellicule. Lors de notre passage, l'intégrale de la célèbre série pour enfants *Les Aventures de Saturnin* attendait sa sentence dans cette antichambre frigoriifiée de la mort cinématographique. « Je crois qu'on la sauvera », affirme, confiant, Bruno Despas.

Et, heureusement, il en sera ainsi, au cours des prochaines années, de César, de Marius, de Pomponnet et de la femme du boulanger. Poil au nez!

Le Devoir

ABRAHAM Lincoln
va au théâtre

THÉÂTRE PAP

TEXTE DE LARRY TREMBLAY • MISE EN SCÈNE DE CLAUDE POISSANT
AVEC PATRICE DUBOIS, MAXIM GAUDETTE, BENOÎT GOUIN AINSI QUE ÉTIENNE COUSINEAU, GUILLAUME CYR • SASHA SAMAR

Collaborateurs Jean Bard, Nicolas Basque, Alexandre Brunet, Alexia Bürger, Stéphanie Capistran-Lalonde, Florence Cornet, Martin Labrecque, Catherine La Frenière, Caroline Laurin-Beaucage, Marc Sénécal & Rachel Tremblay

DU 22 AVRIL AU 17 MAI 2008 présenté à ESPACE GO 4890, boul. Saint-Laurent, MONTRÉAL
Billets 514-845-4890 • WWW.ADMISSION.COM 514-790-1245 • www.theatrepap.com

Conseil des arts et des lettres Québec, Conseil des arts de Montréal, LE DEVOIR, 100% ARTS

BREUILLE, TIGRE

On rit beaucoup dès le début. On rit formidable dans ce rôle-là!

François Étienne Paré est formidable dans ce rôle-là!

Catherine Perrin. C'est bien meilleur le matin.

Christoph Bégin (...) fait de lui un véritable caméléon toujours dans le ton, toujours envoiçonnant.

François Étienne Paré campe un érnule de Bernard Pivot des plus convaincants. Fanny Mallette joue avec sensibilité l'épouse négligée. Quant aux autres rôles, c'est du bonbon pour les acteurs. Marie Labrecque, Le Devoir

Supplémentaires!
le 20 avril 15h, le 29 avril 19h
le 30 avril 20h
du 1^{er} au 26 avril 2008

Avec Christian Bégin, Fyvelve de la Chenelière et François Étienne Paré

Texte: Alexis Martin
Mise en scène: Denzil Brière
Collaborateurs: Jean Bard, Stéphanie Capistran-Lalonde, Florence Cornet, Martin Labrecque, Catherine La Frenière, Caroline Laurin-Beaucage, Marc Sénécal & Rachel Tremblay

Hydro Québec, LE DEVOIR, 100% ARTS

... 22 SPECTACLES TONIFIANTS ET AUDACIEUX
www.fta.qc.ca

22 MAI AU 5 JUIN 2008
514.844.3822 / 1.866.984.3822

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES danse-théâtre

ORPHÉE ET EURYDICE Marie Chouinard MONTREAL
IWANOW Anton Tchekhov Dmiter Gotscheff BERLIN
aKabi Aydin Toker ISTANBUL
SEAGULL-PLAY (LA MOUETTE) Anton Tchekhov Enrique Diaz RIO DE JANEIRO
IS YOU ME Benoît Lachambre Louise Lecavalier Laurent Goldring MONTREAL
L'INVISIBLE Marie Brassard MONTREAL

N'ATTENDEZ PLUS!
LA VENTE DES FORFAITS SE TERMINE LE 28 AVRIL

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

CULTURE

THÉÂTRE

Des doubles et des duos, en série!

Lincoln et John Wilkes Booth, Laurel et Hardy et même Claude Poissant et Larry Tremblay se dénudent à l'Espace Go...

MICHEL BÉLAIR

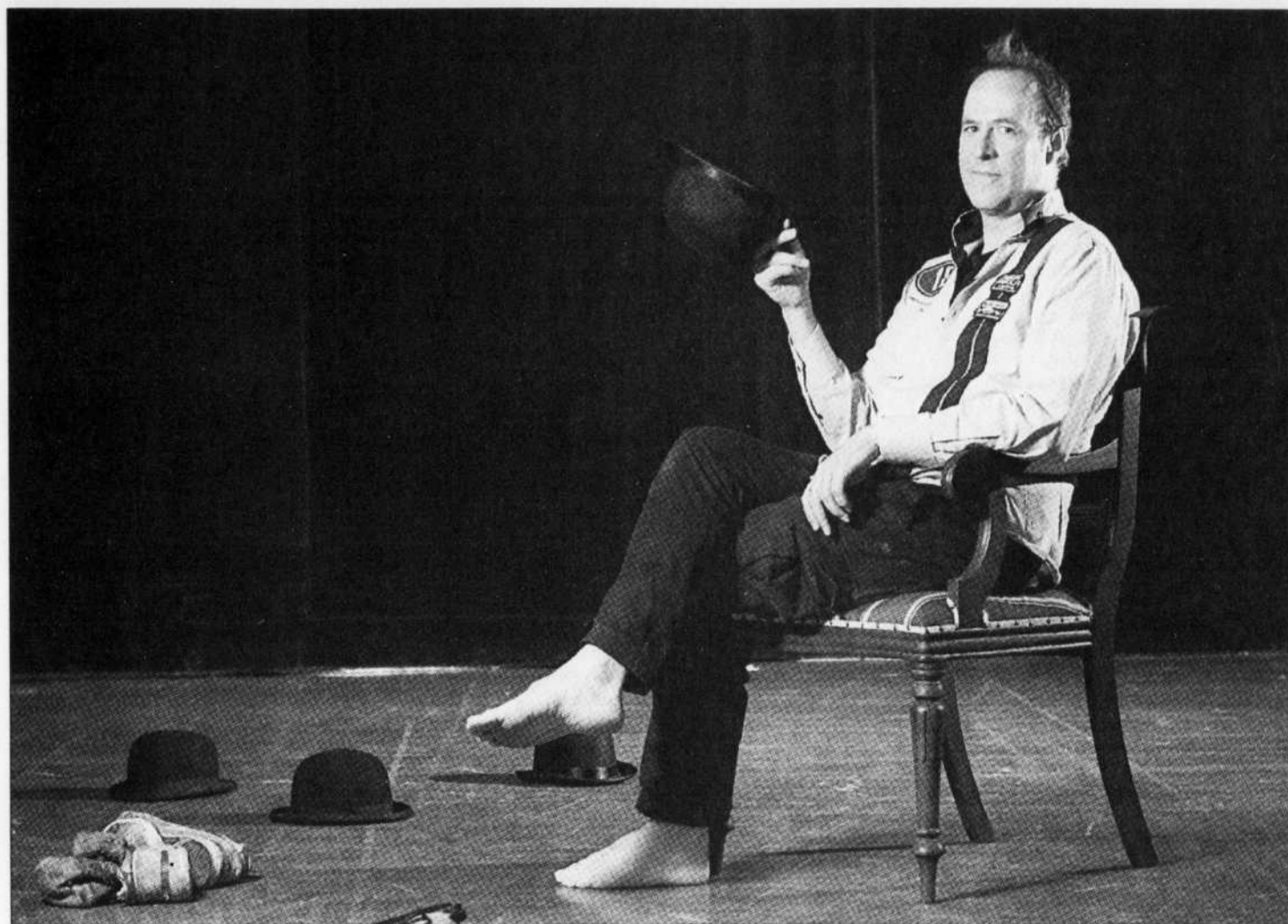
Claude Poissant a l'air en grande forme. Complètement absorbé depuis quelques mois dans ce texte absolument protéiforme de Larry Tremblay qui porte le titre étrange de *Abraham Lincoln va au théâtre*, le metteur en scène nage visiblement dans son élément. Il rayonne, le grand Poissant...

Au moment de nous installer autour d'une table dans la salle de répétition, alors que le photographe place ses projecteurs et ses accessoires, chaise, chapeaux melon, revolver... nous sommes déjà à blaguer en parlant des 30 ans du Théâtre Petit à Petit (PàP), dont on amorce d'ailleurs les célébrations avec cette production... Mais Poissant est rapidement redevenu sérieux et me décrit le lien privilégié qui l'unit à Larry Tremblay depuis le fameux *Ventriloque* qu'il a mis en scène en 2001 avec le succès que l'on sait.

Un étrange objet

«Je connais Larry depuis plus longtemps encore, explique-t-il. Ça remonte à bien avant *Le Ventriloque*, en fait... Je me souviens que le festival de Limoges m'avait demandé, quelque part entre 1990 et 1995, de mettre en lecture une sorte de collage de ses textes; ce qui m'a fait un peu peur parce que pour moi, à l'époque, Larry Tremblay, c'était sérieux. Même un peu universitaire. Eh ben, c'est précisément à ce moment-là que Larry est devenu à mes yeux autre chose qu'un universitaire sérieux! En travaillant sur ce collage, j'ai compris toute la folie qui l'anime, tout le plaisir qu'il éprouve à écrire, à jouer avec les mots et les situations. Je me suis mis à "suivre" tout ce qu'il a fait... jusqu'à ce qu'il vienne m'offrir de monter *Le Ventriloque*. Ce fut une pièce très importante pour moi, une sorte de spectacle-charnière auquel j'ai consacré beaucoup de temps, à mon rythme. Je me souviens, par exemple, avoir travaillé longtemps sur le texte pour essayer de trouver le niveau de jeu dans lequel il fallait le donner et, quand c'est arrivé, j'ai vécu deux mois de plaisir intense à répéter avant la première...»

Poissant raconte aussi que sa relation à l'œuvre de Larry Tremblay n'est pas totalement inclusive et que, s'il a mis plusieurs de ses pièces en lecture, il ne les a pas toutes montées, loin de là. Sauf que, lorsque *Abraham...* lui est passé



Le metteur en scène et codirecteur artistique du PàP, Claude Poissant, estime que la dernière œuvre de Larry Tremblay, *Abraham Lincoln va au théâtre*, est un objet théâtral pour le moins étrange, qui se délie en se laissant lire à de multiples niveaux.

dans les mains, il a tout de suite manifesté son intérêt. «C'est un texte prenant, brillant, qui m'a touché tout de suite en commençant la lecture, précise-t-il. Larry y décrit la banalité de la vie ordinaire, mais aussi cet acharnement que nous avons, tous à notre façon, à la continuer, à la multiplier sans cesse. Toute l'humanité est dans cet écartèlement.»

Pour le codirecteur artistique du PàP, cet *Abraham Lincoln va au théâtre* est un objet théâtral pour le moins étrange, qui se délie en se laissant lire à de multiples niveaux...

Deux gars

Disons d'abord que l'action se passe dans le milieu théâtral, à peu près ici et maintenant, alors que l'on monte une pièce sur la schizophré-

nie de l'Amérique telle que mise en relief par l'assassinat de Lincoln. Comme l'écrit Poissant dans le programme: c'est «un échantillon thérapeutique, avec rires et douleurs, pour en finir avec cette planète America dont nous sommes les esclaves consentants. "Break a leg!"»

Abraham Lincoln va au théâtre raconte donc l'histoire d'un metteur en scène plutôt intense et autoritaire qui engage deux acteurs (Laurel, Maxim Gaudette, et Hardy, Patrice Dubois) pour rejouer l'assassinat du président américain (Benoît Guoin) par un ancien comédien, John Wilkes Booth, le 14 avril 1865, lors

d'une représentation de *Our American Cousin* au Ford's Theatre à Washington... S'il fallait trouver un élément de plus pour actualiser le propos, rappelons, tiens, que certains historiens soutiennent que cet assassinat a été planifié ici, lors d'un séjour prolongé de Booth à Montréal en compagnie du directeur des services secrets confédérés, James Dunwoody Bulloch, en octobre 1864.

Mais vous avez vous aussi, j'en suis sûr, remarqué le nom des deux comédiens engagés par le metteur en scène: Laurel et Hardy. Comme dans Laurel et Hardy, les mythiques comiques américains du cinéma en

noir et blanc: le petit gros à moustache et le grand maigre avec son chapeau et sa canne. C'est exactement cela, me confirme Claude Poissant, qui n'hésite pas à employer les mots «*dédale*», «*serpent*» et même «*capharnaüm*» pour décrire le texte de Larry Tremblay.

Dans cette réflexion sur le jeu, le milieu du théâtre et le showbiz, dans cette histoire d'amour aussi qui s'y dessine, *Abraham Lincoln va au théâtre* utilise tout au long des figures mythiques américaines pour arriver jusqu'à nous. Pour nous déstabiliser et mieux nous atteindre, entre deux éclats de rire amers, en

plein cœur. En plein dans ce regard que nous jetons sur cette Amérique qui nous ressemble pourtant comme deux gouttes d'eau peuvent vraiment se ressembler...

Bon.

Poissant racontera aussi qu'à la veille des générales et à quelques jours à peine de la première, l'équipe de production en est au «*fine tuning*», aux derniers ajustements de précision. Que tout roule à un rythme qui lui plaît bien, intense, dense, lent et réfléchi... à l'image du Petit à Petit qui a toujours bien porté son nom en se fiant à son flair et à sa spontanéité. Le PàP dont l'avenir s'annonce fort bien depuis l'arrivée dans le décor de Patrice Dubois l'an dernier. De cette nouvelle alliance, Claude Poissant parle aussi avec enthousiasme.

«L'arrivée de Patrice comme codirecteur artistique, c'est précieux pour le PàP. Il y avait huit ans que je dirigeais seul la compagnie depuis le départ de René Richard [Cyr] et l'arrivée d'un nouveau complice, d'un nouvel associé tombe pile: j'ai réalisé tous mes fantasmes, fini l'«*ego trip*», on repart... Je ne pensais jamais que les choses allaient cliquer autant entre nous, mais j'ai rapidement saisi qu'il était nécessaire de me confronter ou plutôt de m'allier à quelqu'un d'une autre génération pour mieux sentir et mettre en scène ce qui se passe maintenant. Au fil des ans, la compagnie s'est au fond toujours définie de cette façon-là: en ne restant jamais à la même place, en proposant constamment des paroles nouvelles. Le PàP continue ainsi à être une sorte de «*tabo continu*». Et c'est ce que l'on a toujours souhaité. Et qui fait de nous ce que l'on est...»

On pourra vérifier cela de tout près dès mercredi soir, alors que Poissant, Tremblay et Abraham Lincoln lui-même s'amènent avec Laurel et Hardy. Une fois, c'était deux gars qui...

Le Devoir

ABRAHAM LINCOLN VA AU THÉÂTRE

Un texte de Larry Tremblay mis en scène par Claude Poissant. Production du PàP présentée dans la grande salle de l'Espace Go du 22 avril au 17 mai.

www.letof.qc.ca

LA VIE CONTINUE

Yvan Bienvenue
mise en scène Martin Desgagné

du 22 AVRIL
au 10 MAI 2008 à 20h

AVEC SUZANNE CHAMPAGNE,
JOHANNE FONTAINE, JACQUES JALBERT,
ADRIEN LACROIX, JOACHIM TANGUAY

Une co-diffusion de: **Pvellee**

PROSPERO
(514) 526-6582
1371, rue Ontario est

1-800-361-4595
ADMISSION.COM

KIL Montréal

SLAGUE

L'histoire d'un mineur

Plus que 6 représentations
20, 21, 27, 28, 29 et 30 avril

Texte : Mansel Robinson
Traduction et interprétation : Jean Marc Dalpé
Environnement sonore : AYMAR
Mise en scène : Geneviève Pineault
Une création du Théâtre du Nouvel-Ontario
présentée par le Théâtre de La Manufacture

du 15 au 30 avril 2008

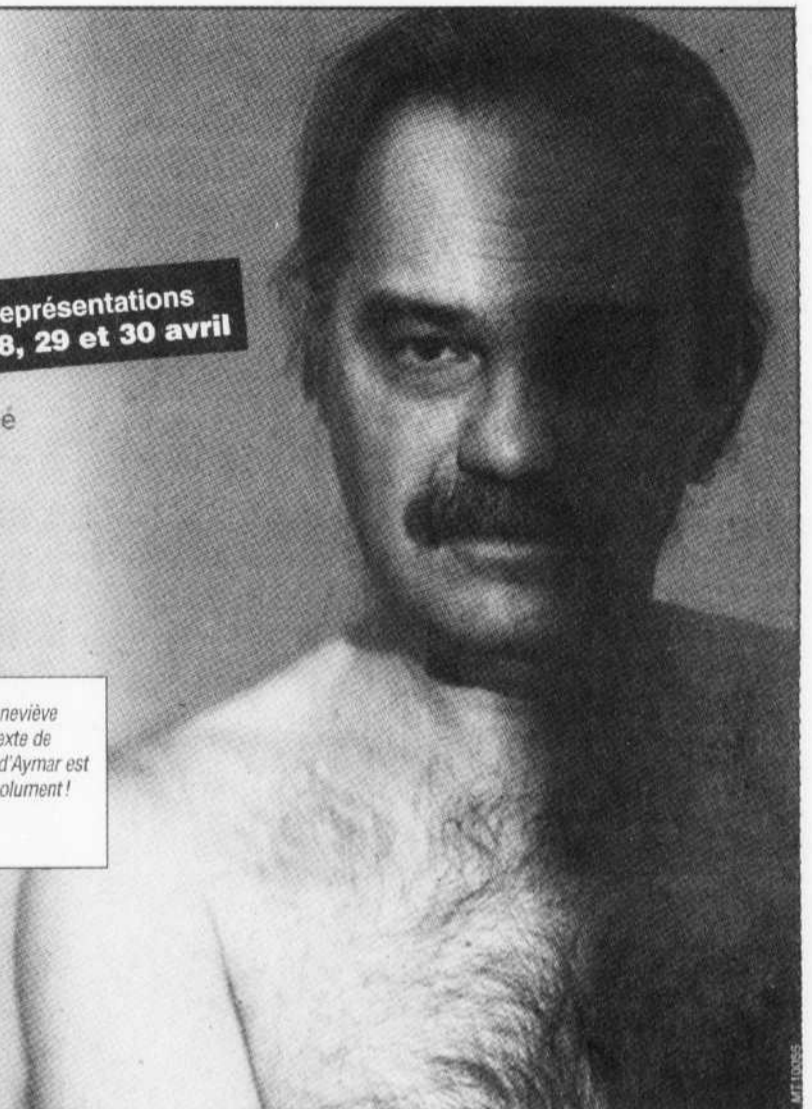
Un jeu sensible, tout en retenue, authentique (...) La mise en scène de Geneviève Pineault est extrêmement sobre (...) Tout est là pour mettre en valeur le texte de Mansel Robinson et la performance de Dalpé (...) L'environnement sonore d'Aymar est discret (...) Il enrobe et porte le personnage et le texte. Une pièce à voir absolument!

Isabelle Fleury, Radio-Canada Ontario

LA PETITE LICORNE

RÉSEAU ADMISSION 514.790.1245 ou 1.800.361.4595

4559, PAPINEAU • MONTRÉAL, QC
www.theatrelalicorne.com 514.523.2246



TNM

08/09

PLEIN LA VUE

Hydro Québec
GRAND PARTENAIRE DE LA SAISON D'OUVERTURE

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

NEBBIA DANIELE FINZI PASCA / CIRQUE ÉLOIZE et TEATRO SUNIL

LE RETOUR HAROLD PINTER / Traduction RENÉ GINGRAS / Mise en scène YVES DESGAGNÉS

LE MARIAGE DE FIGARO BEAUMARCHAIS / Mise en scène NORMAND CHOUINARD

LA CHARGE DE L'ORIGINAL ÉPORMYABLE CLAUDE GAUVREAU / Mise en scène LORRAINE PINTAL

LE DRAGON BLEU ROBERT LEPAGE et MARIE MICHAUD / Mise en scène ROBERT LEPAGE

LA DÉRAISON D'AMOUR JEAN-DANIEL LAFOND et MARIE TIFO / Mise en scène LORRAINE PINTAL

ABONNEMENT / WWW.TNM.QC.CA / 514.866.8668

Hydro Québec

MTV

M

Amélioré Affichage

CULTURE

THÉÂTRE

Tirer les ficelles de la *commedia dell'arte*

Bunraku, kathakali, marionnettes de toutes formes et comédiens cohabiteront sur scène pour une version peu banale du célèbre Oiseau vert de Carlo Gozzi

PATRICK CAUX

Québec — La proposition s'annonce vivifiante, l'univers fantastique et ludique de l'auteur italien se révélant un terreau particulièrement fertile pour la transposition. Pour une deuxième fois en trois ans, le Trident s'associe à l'équipe de créateurs de Populus Mordicus afin de proposer un spectacle mettant en scène une rencontre entre théâtre et marionnettes. Après *Jacques et son maître* de Diderot, l'équipe du metteur en scène Martin Genest se frotte cette fois à *L'Oiseau vert*, un des fleurons du répertoire issu de la *commedia dell'arte*.

Cette double invitation du Trident a permis de faire évoluer grandement le langage scénique de Populus Mordicus, compagnie dirigée par Genest et la marionnettiste Pierre Robitaille. «*En travaillant au Trident, nous avons eu accès à des ressources formidables, lance le metteur en scène. Pierre a eu l'occasion d'expérimenter et de développer de tout nouveaux types de marionnettes. En fait, cette collaboration nous a permis de faire des pas de géant dans notre travail, de pousser notre pratique encore plus loin.*»

Dans cette histoire, ce n'est pas simplement la petite compagnie qui bénéficie de l'aide de la plus grosse. Ces dernières années, au

Québec, on a souvent entendu des commentateurs reprocher aux théâtres institutionnels de s'empoussiérer, de manquer d'audace en s'enfonçant dans une logique de saisons conçues pour vendre des abonnements. Il faut donc saluer l'initiative — et même encourager les autres à emboîter le pas! — du directeur artistique du Trident, Gill Champagne, qui a eu la bonne idée de rompre la grisaille de l'habitude en faisant profiter son théâtre du vent de fraîcheur apporté par une troupe dédiée à la création.

Comme le souligne Martin Genest, l'intérêt de l'aventure n'est pas simplement d'inviter des marionnettes dans un théâtre institutionnel. «*Le but n'est pas de plaquer à tout prix ce langage sur des textes du répertoire. Il faut que la proposition serve le spectacle. Dans Jacques et son maître, le propos de Diderot — c'est une pièce sur la manipulation — commandait l'exercice. Pour le texte de Gozzi, c'est la magie, le fantastique et l'imaginaire du conte qui se prêtent très bien à l'exercice.*»

«*L'univers de Gozzi est particulièrement foisonnant, poursuit Robitaille. Les lignes narratives sont souvent brisées, les lieux, éclatés — après tout, une grande partie de l'histoire se passe sous un lavabo! — et les personnages, colorés. La marionnette nous per-*



PHOTO JASMIN ROBITAILLE

Le concepteur de marionnettes Pierre Robitaille (à gauche) et le metteur en scène Martin Genest.

met d'exploiter à fond toutes les richesses du texte.»

«*Par exemple, d'enchaîner Genest, on peut jouer avec les échelles afin de développer le récit dans le plus pur esprit du conte. Nous ne sommes pas prisonniers des proportions comme on le serait si on travaillait uniquement avec des comédiens. On peut utiliser des marionnettes géantes dans une scène, puis basculer vers de tout petits person-*

nages pour illustrer qu'ils évoluent dans un lieu immense.»

De nombreux parallèles

Profitant encore une fois de l'occasion offerte par le Trident pour développer le langage de la troupe, Populus Mordicus s'est aventurée cette fois-ci vers une approche orientale de la scène. Bunraku, kathakali, kyogen sont devenus autant de champs de recherche pour

les créateurs. «*Le texte de Gozzi se prêtait parfaitement à ce métissage, explique Pierre Robitaille. Nous avons découvert plusieurs liens de parenté entre la pièce et le monde asiatique. Pendant nos recherches, nous avons appris que Carlo Gozzi était fasciné par les contes orientaux et que L'Oiseau vert aurait été grandement inspiré d'histoires provenant d'Asie que Gozzi aurait lues.*»

Au-delà des sources d'inspiration de l'auteur, les deux comparses ont également pu tracer de nombreux parallèles entre l'esthétique de la *commedia dell'arte* et certaines formes du théâtre oriental. «*Dans les deux cas, rappelle Genest, on rencontre des univers extrêmement codifiés, des personnages typés et des interprètes ayant une approche très physique du jeu. Même le côté bouffonesque de la *commedia* trouve son écho dans les *kyogen*, ces interludes comiques faisant contre-poids au drame pendant les *nos*.*»

Partant de cette piste asiatique, l'équipe de création a choisi de situer l'action dans un environnement lacustre. «*On trouvait que notre oiseau, qui est en fait une grue, serait dans un environnement parfait si on le situait dans une sorte de marais, au bord d'un lac, précise Pierre Robitaille. Dans cette image, on avait l'eau, mais on avait également de la végétation, des bambous, des joncs. Ça nous a donné l'idée de développer de toutes nouvelles marionnettes faites en vannerie... et les résultats sont étonnants!*»

Collaborateur du Devoir

L'OISEAU VERT

Texte de Carlo Gozzi
mis en scène par Martin Genest,
une production
du Théâtre du Trident présentée
au Grand Théâtre de Québec
du 22 avril au 17 mai 2008.

AUTOBAHN
DU 8 AVRIL AU 3 MAI 2008 AU THÉÂTRE LA LICORNE

Une mise en scène qui roule le pied dans le topic. Un texte très efficace, grinçant, incisif. Une pièce forte à découvrir sur cette banquette avant...
M.-C. Trottier, Désautels, SRC

SUPPLÉMENTAIRES LES SAMEDIS 26 AVRIL ET 3 MAI À 15 H

UN TEXTE DE NEIL LABUTE DANS UNE TRADUCTION DE FANNY BRITT MISE EN SCÈNE: MARTIN FAUCHER
COMÉDIENS: AMÉLIE BONNETANT, ANNE-ÉLISABETH BOSSÉ, ROSE-MARIE ERKOREKA, MATHIEU GOSSELIN, RENAUD LACELLE-BOURDON, ANNE-MARIE LEVASSEUR, ERIC PAULHUS, SIMON ROUSSEAU - COLLABORATEURS: SÉBASTIEN BELAND, ÉTRINNE ROUCHER, HUGO COUTURIER, MARIE-ANDRÉE LEMIRE, JEAN-FRANÇOIS PÉGINÉ, MARC SÉNÉCAL, SUZANNE TRÉPARIER, JONAS V. BOUCHARD

PRÉSENTÉ PAR: 4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-CC RÉSEAU ADMISSION
LA LICORNE www.theatrelalcorne.com 514.790.1245 ou 1.800.361.4595

EN CODIFFUSION AVEC LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE

Du 8 au 26 avril

4353, rue Ste-Catherine Est on codiffusion
SALLE FRED HARRY THEATRE DENISE-PELLETIER

« Du Théâtre avec un grand T. Une pièce lumineuse. »
Elise Giguère, Voir estrie

Dragon bleu Dragon jaune

Touto et mise en scène: Patrick Quinlan

Sur scène: Jean-François Blanchard, Sylvie Marchand, Vladans Milicovic, Alexis Flay

Musiciens: Julie Béchard, René Béchard

Concepteurs: René Béchard, Louis Hudon, Marcelle Hudon, Mathieu Maril

www.doublesigne.ca
www.denise-pelletier.qc.ca

Billetterie: 514 253-8974
514 790-1245 ADMISSION.COM

Conseil des Arts du Québec, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, Énergie Québec, Hydro Québec

Burlesque
OMNIBUS Du 29 avril au 24 mai 2008 à 20 heures

Prévente: deux billets pour 30\$
Renseignez-vous au 514.521.4191

De et avec Francine Alepin, Jean Asselin, Catherine Asselin-Boulangier, Réal Bossé, Guillermina Kerwin, Bryan Morneau, Sylvie Moreau et François Papineau // Maîtrise d'œuvre: Jean Asselin // Accessoires et scénographie Jasmine Catudal // Lumières Mathieu Maril

Billetterie: 514.521.4191
Tarif régulier 28 \$ Étudiant 18 \$
Passports-Théâtre Espace Libre Saison 2008-2009 En vente dès le 12 mai 2008
1945 rue Fullum, Montréal Frontenac // www.mimeomnibus.qc.ca

LES PARTENAIRES

L'illusion, Théâtre de marionnettes présente:

LES HABITS NEUFS
Du 2 au 29 avril 2008

Pour les enfants de 2 ans et plus!

Samedis et dimanches
9h30, 11h00 et 13h00

Au Studio-théâtre de L'illusion

Réservations:
514-523-1303
www.illusiontheatre.com

Venez découvrir notre espace intime et chaleureux en plein coeur du Plateau Mont-Royal!

CARREFOUR INTERNATIONAL de

THÉÂTRE 31 mai 2008
QUÉBEC

présenté à Québec en exclusivité nord-américaine

CIRQUE INÉDIT | CIRQUE CONTEMPORAIN

SECRET

CIRQUE ICI | JOHANN LE GUILLERM
14, 16, 17, 18, 20, 21, 23 et 24 mai
Sous un chapiteau au Parc de l'Esplanade
Billet: 40\$

« Le bois, le fer, l'eau, l'air ou le feu, il n'y a rien que Johann Le Guillerm ne puisse dresser, soumettre ou enchanter. » TELERAMA

Aussi disponible:
Samedi 17 mai
15h Regards-9
18h Souper Chez Raoul (Édifice du Palais Montclair)
21h Secret

200 \$ pour 2 personnes!

www.carrefourtheatre.qc.ca
Billetterie: (1 888) 529-1996 et Bilettech

Conseil des arts et des lettres Québec, Conseil des Arts du Québec, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, Énergie Québec, Hydro Québec, Mairie de Québec, Mairie de Paris, France Québec, le Soleil, LE DEVOIR, MANUEL VICTORIA

CULTURE

DANSE

La force de l'instinct

Spiegel retrace les 20 années de création d'Ultima Vez

FRÉDÉRIQUE DOYON

Pour sa septième visite à Montréal (la troisième sous le chapeau de Danse Danse), la compagnie flamande Ultima Vez tend le miroir devant elle pour capter le reflet de son évolution des 20 dernières années.

Spiegel est une œuvre rétrospective loin du tape-à-l'œil que ces exercices peuvent parfois distiller. Du Ultima Vez concentré pur jus, avec beaucoup de danse physique, intense, rehaussée par la musique de création des Thierry De Mey, Marc Ribot, David Byrne, Peter Vermeersch. «C'est une forme de miroir de la compagnie, de son énergie, de ses thèmes» récurrents, décrit German Jauregui Allue, qui danse pour la troupe depuis 10 ans. On voulait que ce soit un voyage qui représente toutes les étapes de la compagnie.

Ce collage sans coutures apparentes crée une œuvre en soi, qui va au cœur des obsessions du chorégraphe Wim Vandekeybus: l'instinct, le jeu, le danger, et l'urgence des rapports humains qui en découle. «On a revu tous les spectacles, sans toucher aux cinq dernières années», trop fraîches dans les mémoires, explique en entrevue le chorégraphe et directeur artistique Wim Vandekeybus. «Les danseurs ont fait leur choix, j'ai fait les miens. Très intuitivement, j'ai fait un ordre.»

Intuitivement? On n'attendrait pas d'autres qualités de la part d'un artiste fasciné par le comportement des animaux qu'il a côtoyés dans sa campagne natale et par la complexité de la relation corps-esprit. «Nos spectacles parlent de l'intuition et du réflexe qu'on a perdus un peu, poursuit-il. C'était la base d'Ultima Vez au début. On voulait choisir le matériau qui exprime ça le mieux.»

Le risque, le jeu et le mouvement

Rapidement, en cours de processus, la question de reprendre un extrait de la pièce fondatrice *What the Body Does Not Remember* s'est posée. Créée en 1987, l'œuvre a valu au chorégraphe un prestigieux prix Bessie et lancé sa carrière internationale.

Reprise souvent au fil des ans, elle n'en demeure pas moins emblématique de l'œuvre d'Ultima Vez, si bien que la troupe a décidé de reprendre la scène mythique où les danseurs s'adonnent au jeu risqué de se lancer des briques à travers la scène, se prenant tour à tour comme cibles ou comme victimes à protéger.

«Pour moi, le risque provoque un sentiment d'urgence, l'urgence de communiquer, d'être en alerte, de rester éveillé, confie le chorégraphe. C'est pas tant le risque que l'intensité qui m'intéresse.»



JEAN-PIERRE STOOP

Spiegel est une œuvre rétrospective loin du tape-à-l'œil que ces exercices peuvent parfois distiller.

Le jeu, autre thème fondateur de la troupe, a aussi présidé à la création de *What the Body...* En guise de recherche préparatoire, Wim Vandekeybus a vécu trois semaines en appartement avec un enfant de cinq ans. «Les règles, c'était qu'on ne parlait pas à d'autres personnes, raconte-t-il. On a visité des musées, vu des films, écrit des textes ensemble. Le jeu est aussi une communication.» Résultat: l'esprit ludique et espègle traverse aussi *Spiegel*.

Pour le reste, la pièce repose sur des extraits d'*Immer Das Selbe Gelingen* (1991), de *Bereft of a Blissful Union* (1996), de *7 for a Secret Never to Be Told* (1997), d'*In Spite of Wishing and Wanting* (1999) et d'*Inasmuch as Life Is Borrowed...* (2000).

L'équipe a volontairement mis de côté le texte et centré son travail de recomposition sur la danse et la musique, même si la dramaturgie et le cinéma définissent aussi Ultima Vez. Seule une courte scène de film très poétique a été insérée. Un volet que le chorégraphe veut de plus en plus développer en parallèle, en préparant actuellement son premier long métrage de fiction hors de l'univers de la danse.

«C'était très difficile de prendre des bouts de texte de tous les spectacles pour en faire un seul, dit-il. Et je me suis rendu compte que ce spectacle n'avait pas besoin de texte.» D'autant plus que la troupe produisait *Menske* au même moment, une pièce très riche du point de vue dramaturgique. «Pour moi, c'était bien de respirer et de juste

voir le langage abstrait où tout le drame est dans le mouvement.»

Wim Vandekeybus s'offre même une petite apparition dans la rétrospective. Il reprend la scène du cheval d'*In Spite of Wishing and Wanting*. Rébarbatif au début à cet exercice de revue répétitif, il y a finalement trouvé son compte. «C'était intéressant de voir comment les gens avec qui je travaille changent et ça m'a forcé à renouveler encore plus mon travail.» Ce condensé d'Ultima Vez permet aussi d'entrer plus avant dans l'inconscient du créateur au parcours atypique. «On peut voir sa personnalité dans sa danse», confie le danseur German Jauregui Allue, qui se découvre aussi lui-même dans la méthode Vandekeybus, «parce qu'on travaille beaucoup sur les limites de chacun.»

Après des études avortées en psychologie, Wim Vandekeybus s'est frotté un peu au théâtre, puis à la danse, à la photographie et au cinéma, avant un passage bref et intense chez Jan Fabre en 1985. Ultima Vez (Dernière fois) est née l'année suivante en Espagne avec une poignée de jeunes danseurs inexpérimentés, lesquels, un an plus tard, renverseront les publics de la danse.

Le Devoir

SPIEGEL

Une production d'Ultima Vez présentée le 22 avril au Centre culturel de l'Université de Sherbrooke et du 24 au 26 avril au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts.

Histoire de dernières

Dernier spectacle de la saison de l'Agora de la danse avant qu'elle ne cède sa scène au Festival TransAmériques, *Redd*, de la compagnie 10 Gates Dancing, s'annonce aussi comme la dernière chance d'apprécier le talent d'interprète du chorégraphe Tedd Robinson.

Ce soliste canadien au langage de lutin sage, à la fois drôle et philosophique, a travaillé avec les plus grands artistes du pays, de Louise Lecavalier à Margie Gillis en passant par Peggy Baker. *Redd* conclut sa trilogie amorcée il y a plus de 10 ans avec *Rokudo*, poursuivie en 1998 avec *Rignarole*.

Divisée en trois parties, *REdding, Dreaming and Dying*, la pièce aborde les risques et les ravissements de la vie en isolement, clin d'œil à son choix personnel de quitter la ville pour la campagne. L'année de silence et de solitude qui a nourri la création donne à celle-ci un côté introspectif. Le chorégraphe y interroge le passage du temps et la diminution de ses capacités physiques.

Appartement à squatter

Vous cherchez un 7 pièces et demie dans le quartier du Plateau

Mont-Royal, tout meublé de mouvements audacieux? C'est trouvé! Le projet 7 1/2 à part du collectif La 2^e Porte à gauche convie le public dans l'intimité d'un appartement investi par sept chorégraphes de la relève: Emmanuel Jouthe, Les (deux) Sœurs Schmutt, Erin Flynn, Julie Châteauvert, Marie Béland et Léna Massiani.

Du 24 au 26 avril, à 19h puis à 21h, ils feront éclater l'espace intime pour le transformer en un lieu de partage, où danseurs et spectateurs se confondent. Il faut toutefois réserver sa place à appart@la2eporteagauche.ca.

Il s'agit de l'une des nombreuses activités stimulantes de Pas de danse, pas de vie, événement qui profite de la Journée internationale de danse (27 avril) pour faire connaître cette discipline vivante et saluer ses artisans. La manifestation, qui s'étend du 22 au 27 avril, culmine ce dernier jour par un grand SquatDanse au Théâtre Maisonneuve, auquel participe plus de 125 artistes. Pour plus d'information, visitez le site www.quebecdanse.org.

Frédérique Doyon

RAD
REGROUPEMENT
QUÉBÉCOIS DE LA DANSE

22 au 27
avril 2008

pas de
danse
pas de
vie!

Un parcours d'activités gratuites

info : 514 849-4003
www.quebecdanse.org

Montréal Place des Arts LE DEVOIR

Le Théâtre de La Manufacture présente Tête première
de Mark O'Rowe — traduction Olivier Choinière — mise en scène Maxime Denommée
avec Sandrine Bisson — Kathleen Fortin — Dominique Ouesnel
avec Sandrine Bisson — Kathleen Fortin — Dominique Ouesnel
direction artistique Maxime Denommée
régisseurs André Roux — maquillages Suzanne et Rémy
assistante à la mise en scène Jean Gaudreau — costumes Linda Bronelle — musique originale Larsen Lupin — éclairages André Roux

«C'est d'une puissance; les mots frappent, claquent, cognent. [...] Les trois comédiennes sont excellentes.»
C'est bien meilleur le matin, SRC - 2005

«Un admirable baptême pour Maxime Denommée [...] Des actrices extraordinaires ont toutes les chances de se ranger parmi les réalisations les plus bouleversantes de la saison.»
Voir - 2005

«Maxime Denommée [...] démontre qu'il n'y a parfois pas mieux qu'un bon comédien pour en guider d'autres.»
La Presse - 2005

«C'est incroyable. J'ai été renversée par le jeu et par la traduction [...] Des actrices extraordinaires [...] Je suis restée rivée à leurs lèvres. J'ai adoré ça.»
Je l'ai vu à la radio, SRC - 2005

«La langue de Tête première est poétique, imagée, rude et belle.»
www.radio-canada.ca - 2005

«Le traducteur Olivier Choinière s'est approprié ce texte avec une créativité jouissive.»
Le Devoir - 2005

TÊTE PREMIÈRE
du 15 au 26 avril '08
en codiffusion avec le Théâtre Périscope

théâtre | 2, RUE CRÉMAZIE EST, QUÉBEC
PÉRISCOPE | (418) 529-2183

Billtech Télé-Québec LE DEVOIR

TEDD ROBINSON
10 GATES DANCING
REDD
23 AU 26 AVRIL_20 H

EXUBÉRANT, AMUSANT, FRAGILE ET POÉTIQUE

CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTE TEDD ROBINSON
COLLABORATEURS JEAN PHILIPPE TRÉPANIÉ, NORMAND VANDAL, JOZEF VLK
NARRATION EN ANGLAIS

UNE COPRODUCTION DE 10 GATES DANCING, DU CENTRE NATIONAL DES ARTS ET DE NEW DANCE HORIZONS

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM

BILLETTERIE_514 525.1500
ADMISSION_514 790.1245

LE DEVOIR

PHOTO CHRIS RANDLE

CULTURE

JAZZ

Turrentine,
le clandestin

SERGE TRUFFAUT

Cela fait des années que l'on était à l'affût de l'occasion qui permettrait de consacrer un article au saxophoniste Stanley Turrentine. C'est aujourd'hui possible. Grâce à qui, grâce à quoi? L'étiquette Blue Note qui, dans la série The Rudy Gelder Collection, vient de publier un album perdu dans les limbes des droits de reproduction et dans les arcanes des ayants droit depuis des décennies. Bref, ce *Look Out*, c'est ainsi qu'il a été baptisé, est beaucoup plus qu'une réédition. C'est un événement.

Avant d'en souligner les énormes qualités, deux ou trois choses méritent d'être mises en relief. Avec Hank Mobley, Joe Henderson, Zoot Sims, George Adams, Teddy Edwards, Buddy Tate, Junior Cook, Clifford Jordan et quelques autres, Turrentine appartient à la merveilleuse catégorie des mi-moyens. Les poids-lourds étant évidemment Ben Webster, John Coltrane, Sonny Rollins, Lester Young, Coleman Hawkins et consorts.

De ses confrères, évidemment distingués, Turrentine se singularisait par sa sonorité chaude, sensuelle, et par sa prédilection pour les ballades et le blues. En compagnie des Three Sounds, soit le trio du pianiste Gene Harris, lui versé notamment en gospel, Turrentine a signé des disques saisissants de calme et de volupté. Cela fit sa fortune avant que celle-ci ne se transforme en mésaventure.

Comment se fait-il? Dans les années 60, l'homme de Pittsburgh aligna une série de productions qui devaient lui assurer une place centrale sur le front du blues puissant, profond, grave mais jamais empreint de désespoir. Puis arriva le free jazz, ou new thing, qui se traduisit en une coupure, une division entre les amateurs de l'éclat et les amateurs de la lenteur, des ballades.

Mais voilà, comme notre homme n'avait pas sa langue dans le portefeuille, il vituperait contre les débordements d'Albert Ayler, par exemple. Il en voulait à Pharoah Sanders d'avoir mis l'essence du jazz en berne. Sur-tout, il se méfiait des p'tits Blancs qui intellectualisaient à tout va l'émergence de cet ovni musical qu'était le free. Bien évidemment, Turrentine étant un passionné, ses observations étaient parfois agressives.

Alors, les critiques patentées, ceux qui, ce n'est pas des blagues, pouvaient des articles intitulés «*Coupure épistémologique dans l'œuvre de Monk*», l'ont pris en grippe. Ils en ont fait le point de convergence, si l'on peut dire, de tout ce qu'ils détestaient. Bref, à la fin des années 60, Turrentine était devenu le bouc émissaire commode de leurs fantasmes.

Il faut dire que le bonhomme ne s'est pas aidé. A preuve, les



albums qu'il a réalisés pour l'étiquette CTI, qui, hormis un Jim Hall-Art Farmer, a publié des navets sonores séduisant uniquement ceux qui ne veulent pas être dérangés.

En fait, après les années 60, Turrentine a signé une seule gallette digne d'être mentionnée. C'était sur étiquette Elektra/Musician. Reste donc les Blue Note et ce *Look Out*.

Fait particulier, fait à noter, à souligner, le pianiste de cette session s'appelle... Horace Parlan! Yes! Parlan, l'homme qui assista Mingus dans certaines de ses grandes aventures, l'homme qui écrivit un chapitre important de l'histoire du jazz avec Archie Shepp. A la contrebasse, il y avait l'archi-solide George Tucker et, à la batterie, l'expérimenté Al Harewood.

Pas moins de neuf morceaux composent cet album. Certains ont été écrits par Turrentine, un autre par Parlan, un par Chano Pozo, un par Clifford Brown, etc. Pas une fois on n'entend la note qui lasse. Car ici Turrentine et ses complices s'appliquent à sculpter avec constance la note précise. Mais encore? La note sensuelle. C'est tout dire.

P.S.: on a acheté notre copie chez Archambault. Celui de la rue Berri. Cher lecteur, on vous informe qu'il n'y en avait pas chez HMV, chez les Renault-Bray qu'on a visités et autres. On vous signale cela parce que, avec les machins-technologiques qui font la gestion des inventaires, les pôvres et sympathiques disquaires ne savent pas parfois où donner de la tête. Bref, ce n'est pas leur faute. Mais sachez bien que cet album se commande facilement. Car des copies, le distributeur en a en titi.

Le dernier numéro de *Jazz Magazine* propose tout un dossier à Henri Salvador, le vieux copain de Boris Vian, ainsi qu'un autre à l'orgue Hammond. Il est évidemment question de Jimmy Smith, mais aussi de Jack McDuff, de Freddie Roach, de John Medeski, de Larry Young, etc. Quoi d'autre? Une entrevue avec Joe Lovano et surtout un texte magnifique que le grand poète et vieux collaborateur de *Jazz Magazine* qu'est Jacques Réda a consacré à Lennie Niehaus.

Le Devoir

MUSIQUE CLASSIQUE

Le Québec,
eldorado du disque classique

Kent Nagano sait-il qu'Angèle Dubeau ou Alain Lefèvre vendent plus de disques à 7,6 millions de Québécois qu'il en vend, lui, aux 6,7 milliards d'individus de cette planète?

CHRISTOPHE HUSS

«Comme vous le savez, le marché du disque a beaucoup changé.» Ce truisme, on l'entend sur toutes les lèvres, y compris sur celles du directeur musical de l'Orchestre symphonique de Montréal, Kent Nagano. Reste à savoir ce qui a changé, comment analyser ces changements et comment tirer profit de la nouvelle donne...

C'est en entendant Kent Nagano dire, lors de sa conférence de presse annonçant la saison 2008-09, «dans une semaine nous pourrions vous annoncer une collaboration majeure avec une maison de disques» qu'il est apparu que la nature profonde des changements du marché de l'enregistrement, mais aussi la spécificité unique du marché québécois et canadien, n'était pas une évidence et que la vision de Kent Nagano, comme celle de beaucoup d'artistes, reste celle d'un monde discographique glamour et utopique, dont les modèles ont été façonnés lors des riches heures du microsillon dans les années soixante et l'explosion du compact dans la décennie 1984-94.

La déclaration de notre chef avait ceci d'étrange que la date fixée pour l'annonce de cette «collaboration majeure» était concomitante au lancement de son album *Beethoven. L'idéal de la Révolution française* sur l'étiquette québécoise Analekta. Que pouvait-il y avoir de plus «majeur» que la sortie de la 5^e *Symphonie* de Beethoven par l'OSM chez un éditeur québécois? D'annonce il n'y eut point, d'autant qu'en vertu d'un accord de distribution déjà existant entre Analekta et Sony-BMG, l'album *Beethoven* sera disponible sur étiquette Analekta au Canada et sous le sceau de RCA Red Seal ailleurs dans le monde.

Avec la chute du niveau mondial des ventes et l'éclatement du marché en territoires locaux, un partenariat avec une étiquette nationale forte optimisant la commercialisation de CD d'artistes présents sur son marché intérieur vaut aujourd'hui mieux qu'un contrat avec une



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Que ce soit avec Analekta ou Atma, Kent Nagano et l'OSM peuvent ratisser le marché québécois beaucoup mieux que ne pourrait le faire une étiquette internationale.

major. Surtout au Québec. Au fait, Kent Nagano sait-il qu'Angèle Dubeau ou Alain Lefèvre vendent plus de disques à 7,6 millions de Québécois qu'il en vend, lui, aux 6,7 milliards d'individus de cette planète?

L'effet Drapeau

On a beau triturer chiffres et estimations dans tous les sens — et ce, même si l'éditeur Harmonia Mundi, son dernier en date, se refuse à les dévoiler —, le potentiel commercial, dans les douze mois après parution, d'un disque de Kent Nagano avec son ancien orchestre, le DSO-Berlin, peut être estimé entre 4000 et 9000 unités dans le monde, selon le titre.

L'estimation haute de la fourchette, c'est le chiffre que réalise aussi Yannick Nézet-Séguin pour sa 3^e *Symphonie* de Saint-Saëns ou *La Mer* de Debussy chez Atma, car il en vend autour de 5000 rien qu'au Québec! Chez Analekta, 10 000 exemplaires est le potentiel au seul Québec d'un disque du pianiste Alain Lefèvre, chiffre à tripler s'agissant d'un enregistrement d'Angèle Dubeau et la Pietà.

Ce phénomène est tout à fait explicable. Johanne Goyette, directrice d'Atma Classique, appelle cela le «phénomène Jean-Drapeau». Elle explique: «Quand Drapeau a créé Expo 67, on a commencé à avoir une espèce de fierté de ville.» Mario Labbé, président-fondateur d'Analekta, renchérit: «Il y a un microcosme québécois, résultant notamment d'une éducation judéo-chrétienne classique et de la présence d'une population de baby-boomers éduqués ouverts à diverses formes de musique. Par ailleurs, on

constate une volonté et une fierté d'acquiescer les produits de chez nous.»

Sur le plan commercial, Mario Labbé dit maîtriser «une économie cernée au niveau culturel»: «On peut facilement rejoindre, sur les huit millions de Québécois, le million qui peut être intéressé par ce qu'on fait et lui dire que le produit est disponible.»

Si Kent Nagano a perçu bien des choses au Québec — et notamment l'importance du hockey —, la poursuite d'un «leurre international» au chapitre de la diffusion discographique de son art prouve qu'il n'a pas vraiment pris la mesure des changements et de la spécificité de ce marché culturel. Que ce soit avec Analekta ou Atma, Nagano et l'OSM peuvent ratisser le marché québécois beaucoup mieux que ne pourrait le faire une étiquette internationale. Il y a quinze ans, du temps de Charles Dutoit, Analekta ne pouvait pas faire aussi bien que Decca. Ce n'est plus vrai aujourd'hui.

Un phénomène d'adhésion

D'abord parce que, contrairement à ce que peuvent penser les artistes, à part quelques chanteurs comme Anna Netrebko ou Cecilia Bartoli, et bientôt Juan Diego Florez, il n'y a plus (ou presque plus) de stars mondiales du classique. Même s'il était alors actif en Allemagne et enregistré sur un label français, Kent Nagano n'avait pas d'identité nationale, de public captif ou de «marché intérieur» en Allemagne ou en France. Le marché mondial ne dépasse donc plus, comme il y a quinze ans, un marché national bien travaillé.

Ceci est encore plus vrai dans l'eldorado québécois, où le CD reste présent en magasin et où la production et la mise en marché sont favorisées par des aides. Où, également, la fierté et l'intérêt des Québécois pour les artistes d'ici favorisent un

phénomène d'adhésion. Un éditeur étranger part-il désavantagé? «Oui», dit Johanne Goyette. «La mise en marché du disque est devenue aussi importante que le disque lui-même. Dans les magasins, on dit que seule la poussière est gratuite: les postes d'écoute, l'affichage, la participation aux brochures de Noël, c'est très cher, et comme l'industrie québécoise est subventionnée, cela donne une longueur d'avance.»

Par ailleurs, «quand on axe beaucoup le marketing au Québec avec des artistes-vedettes dont l'image est développée, on peut atteindre un «effet pop» tout à fait propre à notre marché», résume la directrice d'Atma. Et cela n'empêche pas le succès à l'étranger, comme en témoigne son récent CD de *Winterreise* de Schubert, qui fait fureur en Allemagne.

Mario Labbé acquiesce: «Les labels internationaux n'ont pas la machine, ils n'ont pas nos contrats annuels avec les médias, ils ne dépendent pas la même chose sur ce marché. On a bâti quelque chose dans un microcosme. Ce microcosme, on l'a cerné, on a développé une machine marketing, et c'est pour cela que ça marche. L'OSM, on en vend chez Costco!»

Pour Kent Nagano, les résultats se sont fait sentir très vite: l'album *Beethoven* est numéro 1 au Canada. Selon son éditeur, «cela représente plus de 2000 unités au Canada en dix jours — deux fois plus que Sarah Brightman, Andrea Bocelli ou Paul Potts — dont 80 % au Québec!»

On parie qu'en deux mois, Kent Nagano aura fait exploser, au seul pays, sa meilleure performance mondiale annuelle de n'importe laquelle de ses nouveautés discographiques des dix dernières années? En termes fleuris, on appellera cela une initiation comptable au concept de société distincte...

Collaborateur du Devoir



SOURCE ANALEKTA

Angèle Dubeau

DanseCité
la trace des créateurs

Une initiative et une production de Danse-Cité en coproduction avec la compagnie Manon fait de la danse

Manon Oligny
L'Écurie
TRACES-CHORÉGRAPHES

Une installation chorégraphique où le public est invité à circuler!

CHORÉGRAPHIE Manon Oligny EN COLLABORATION AVEC LES INTERPRÈTES Karina Iraola, Anne Le Beau, Sophie Corriveau AUTEURE EN DIRECT Nelly Arcan COLLABORATEURS Gilles Brisebois, musique Christine Charles, répétitrice Simon Laroche, vidéo Yannick Macdonald, scénographie et lumières RÉSIDENCE DE CRÉATION Société des arts technologiques

DU 16 AU 19 ET
DU 23 AU 26 AVRIL 2008, 20H

Société des arts technologiques (SAT)
1195, boul. Saint-Laurent
Billetterie 514 844 2172
www.danse-cite.org

* Manon Oligny ne fait pas dans la dentelle; elle aime confronter l'être au paraître, l'authentique au tactique, le pudique au vulgaire. Elle y parvient ici avec brio.
FRÉDÉRIQUE DOYON, LE DEVOIR, POUR POULICHES

Dance contemporaine
Tangente
www.tangente.qc.ca
514 844 2172

27-28 Mars 2008
DANS LE CADRE DE LA SÉRIE MOMENT HOMME

EDGE
CHORÉGRAPHIE DE PAUL-ANDRÉ FORTIER INTERPRÉTÉ PAR RANDY JOYNT
24, 25, 26 AVRIL À 19H30 - 27 AVRIL 2008 À 16H

BRUTUS ET SABULLE
UNE CHORÉGRAPHIE DE BRICE NOESER

www.tangente.qc.ca

DE RETOUR AVEC UNE ŒUVRE RÉTROSPECTIVE QUI NE MANQUERA PAS DE RAVIVER DES SOUVENIRS. - VINOT ANS DE CRÉATION DANS UN SPECTACLE MAGISTRAL DE PUISSANCE ET DE VITALITÉ. - (Le Soir, Belgique)

DANSE DANSE

SAISON 2007-2008

ULTIMA VEZ

SPiegel
WIM VANDEKEYBUS

24, 25, 26 AVRIL 2008

Théâtre Misonneuve Place des Arts
514 842 2112 1 855 842 2112
www.pds.qc.ca

Belgique

Billets à partir de 22\$
DANSE DANSE.NET
Renseignements supplémentaires et entrées vidéo

DE VISU

Tracer les possibles

Le Musée national des beaux-arts du Québec présente une exposition réussie du peintre, sculpteur, performeur et musicien de jazz John Heward

UN PARCOURS / UNE COLLECTION

John Heward
Musée national des beaux-arts
du Québec
Parc des Champs-de-Bataille,
Québec
Jusqu'au 24 août

MARIE-ÈVE CHARRON

Une constante traverse le travail de John Heward. Présentée au musée de la capitale nationale, la première rétrospective de son œuvre donne à voir une démarche franchement ouverte à l'indétermination. Peintre, sculpteur, performeur et musicien de jazz, Heward, depuis le milieu des années 1960, accumule les recherches, tente, à répétition, de saisir d'une présence au monde sans en fixer l'expérience. Le processus et la transformation, parfois au péril de l'intégrité de l'objet, s'imposent donc comme fondement.

D'où le sentiment, devant ces œuvres qui couvrent un peu plus de 40 ans de pratique, que, pour l'artiste, la fascination à l'endroit du geste initial est toujours intacte, aussi éclatante que la première fois. Exigeant, conçu selon des paramètres réduits, le travail de John Heward, pour sa manière aussi de retenir les œuvres dans un état d'inachèvement, présente un défi pour le musée et le trajet rétrospectif. C'est pourtant une mission réussie pour Michel Martin, conservateur sortant de l'art contemporain, qui en a piloté le projet avec un doigt éclairant à partir de l'importante donation de l'artiste (95 œuvres) intégrée dans la collection du musée.

Il en a fallu, en effet, du doigté, pour mettre à la vue un travail plutôt rétif à l'exposition classique, principalement constitué de toiles (brutes et effilochées, non montées, clouées ou suspendues) sommairement habitées de signes. L'accrochage restitue un rythme présent dans la production, scande l'espace en regroupant des séries ou le dépouillement semble aussi obstiné que nécessaire.

Ici et là, des sculptures de fer ou d'acier sont directement posées au sol, suspendues ou posées contre le mur, sans appareil. Heward, toutes ces années, a flirté avec le post-minimalisme et l'abstraction en repensant la peinture moderniste lorsque d'autres se tournaient vers l'art conceptuel.

Si l'artiste trouve important que ses œuvres soient réutilisées au sein de différents ensembles et soumises à de nouvelles situations, le cube blanc du musée tend ici à leur donner des airs de pérennité. Il est vrai aussi, et ce n'est pas un tort, que la vaste entreprise d'acquisition à partir de la donation de l'artiste a forcé le catalogue et la numération des œuvres, lesquelles, jusqu'ici, avaient pu se passer de titre et parfois de datation.

Au demeurant, l'accrochage de l'expo accroît la compréhension de l'œuvre sans la figer, respectant notamment le souhait de l'artiste pour qu'une partie de son

travail soit offerte aux manipulations (délicates) des visiteurs. Plusieurs toutefois n'oseront pas y toucher et plusieurs aussi ne seront pas touchés par ces œuvres dont l'apparente simplicité demande à être apprivoisée.

Autoportraits et dépouilles

Comme pour rassurer, et aussi pour être conforme au prélude du travail de l'artiste (son premier tableau), l'exposition s'ouvre avec une série d'autoportraits, seules œuvres plus figuratives à occuper les cimaises. Les têtes n'ont pourtant rien de bien descriptif. Ce sont plutôt des masques (relent primitif?) où l'expressivité du geste domine. Plus loin, la schématisation est plus grande avec, par exemple, un simple cercle rouge, tracé précaire et dégoulinant.

Dans la série en formation, l'artiste a aussi voulu isoler un motif au centre de la toile. La série semble rappeler une seule chose, soit le rapport du corps de l'artiste devant la surface, debout, là. Il l'a marquée, cette surface, avec une économie de moyens, puis est passé à une autre pour recommencer.

Que ce geste de peindre soit plus ou moins spontané — l'artiste en explore les degrés d'intensité avec finesse —, la toile n'est pas investie pour sa capacité de faire illusion. Au contraire, et l'exposition permet de le saisir, c'est la matérialité de cette toile qui est au cœur des préoccupations de l'artiste. Sali, détérioré, effrangé, rêche, lustré et plus grossier lorsqu'il s'agit de rayonne, le support, comme objet, accroche le regard.

Aussi, moins strictement tournées vers l'expressivité, que certains valorisent pour le coefficient d'authenticité qu'elle pourrait engager, les œuvres s'avèrent des morceaux, crus, de réalité concrète, dont la présence a quelque chose d'irrévérencieux au sein de l'espace aseptisé.

Loin de choquer, toutefois, cette démarche prend tout son sens avec la série des abstractions, dont certains éléments sont très efficacement réunis dans la deuxième salle de l'exposition. Les imposants morceaux de toile pendent depuis le plafond, sont accrochés en un point au mur ou reposent sur le rebord d'une cimaise à la manière de dépouilles. Sans structures, le creux des plis et des replis des tissus font deviner d'autres marques, signes ou souillures, faites d'encre et d'acrylique.

En laissant choir ces toiles, Heward accueille l'accidentel et le provisoire. La force de ces lignes verticales confirme, sans résister, le poids de la gravité terrestre que les éléments sculpturaux en fer et en acier, aussi soumis à une logique du temporaire, éprouvent à leur façon par des jeux d'équilibre ou en reposant fermement au sol.

Au côté de ces dispositifs à la présence physique indéniable, les quelques œuvres photographiques, elles, captent moins l'attention. Pourtant, elles attestent également de la dimension performative du travail de Heward. En montrant des



Sans titre (autoportrait), 1994-2003, acrylique et huile sur rayonne de John Heward

SOURCE MNBAQ

corps à corps de l'artiste avec un tuyau d'acier ou un fragment de toile, ces photos, suivant l'analyse de Roald Nasgaard dans le catalogue, prescrivent une attitude à adopter devant les œuvres.

Le catalogue, d'ailleurs, est le complément obligé de cette exposition de haut calibre. On le voit par la qualité des textes et du concept graphique, le projet de donation s'accompagne du désir de mener une étude sérieuse et approfondie sur le travail de John Heward, figure majeure de l'art contemporain. Rien n'a été négligé, pas même la pratique musicale de l'artiste (free jazz et improvisation), qu'un CD (inclus dans le catalogue et dans l'expo grâce à des postes d'écoute) permet de découvrir, non sans dérouté, au fil de quelques pièces.

Collaboratrice du Devoir



LORRAINE FONTAINE
MÉTAPHORE POUR
LA MAIN GAUCHE

ŒUVRES PICTURALES
2007-2008

Exposition,
du 2 avril au 30 avril 2008

LATITUDE NORD
4410 boul. Saint-Laurent
Montréal, Qc
(514) 287-9038

L'ÉTÉ S'EN VIENT!

8 juin - l'exposition GLENN GOULD PLURIEL à Gatineau,
28 juin - LE LOUVRE à Québec,
5 juillet - LE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE,
25-26-27 juillet - TANGLEWOOD, MARLBORO.....

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

— L' Indécidable — The Undecidable

Colloque —
L'Indécidable

Vendredi 25 avril à 10 h —

Ce colloque pose un regard sur la question de l'art, sur l'œuvre, sa relation au monde et à la réalité contemporaine. L'Indécidable décrit ici une multiplicité de zones limites où s'estompent les frontières entre l'art et le non-art, entre la fiction et la réalité, entre des positions esthétique et politique.

Conférenciers —

Marie Fraser, Joanne Lalonde, Vincent Lavoie,
Patrice Loubier, Jocelyne Lupien, Thérèse St-Gelais
et Jean-Philippe Uzel

esse
arts + opinions

C.P. 36, succursale de L'Orimier, Montréal (Québec) H2H 2N6
T. 514-521-8597 F. 514-521-8598 revue@esse.ca www.esse.ca

UQAM
Université du Québec à Montréal

Lancement du livre —
L'Indécidable
écarts et déplacements
de l'art actuel

17 h —

L'Indécidable: écarts et déplacements
de l'art actuel, un ouvrage collectif publié par
Les Éditions esse, sous la direction de
Thérèse St-Gelais.

Informations —

Cinéma québécoise
335, boul. de Maisonneuve E., Montréal
Info: 514-521-8597 — revue@esse.ca
Entre libre

EN BREF

Tous les Vertov du monde...

À l'homme à la caméra, de Vertov, film clé du dogme soviétique, années Lénine, revit de manière brillante en 2008. Sous forme d'une œuvre d'art, signée Perry Bard, propre à l'esprit de la citation qui caractérise notre époque. Mais l'œuvre, que l'on peut voir à la galerie Joyce Yahouda (ou sur le Web à dziga.perrybard.net, dans une version plus vieille), est pour le moins audacieuse. Non seulement s'agit-il de reprendre, scène par scène, image par image, le documentaire de Vertov, mais l'artiste basée à New York compte sur la contribution de tous pour y arriver. La collectivité internaute est invitée ainsi à envoyer sa propre version du film de 1929. Œuvre participative par excellence, 2008: *Man with a Movie Camera* reprend en esprit les vertus défendues par Vertov, dont le film est un manifeste pour le cinéma du réel. «A bas les fables bourgeoises. Vive la vie telle qu'elle est!» (*Dictionnaire du cinéma Larousse*), disait le documentariste. Toujours dans la citation, Joyce Yahouda présente aussi l'art de Céline B. La Terreur, terriblement Maria Callas pour l'occasion. Jusqu'au

26 avril. Informations: www.joyceyahoudagallery.com — Jérôme Delgado

Des peep-show sur Mont-Royal

C'est devenu une tradition: l'été, l'avenue du Mont-Royal est investie d'installations, de «paysages éphémères», comme le veut le nom d'un événement lancé en 2005. Les chaises longues démesurées, place Gerald-Godin, y avaient été placées dans ce cadre. On apprendrait cette semaine que l'édition 2008 se démarquera par un volet «commissariat». Sans être trop méchant, disons qu'on aura droit à une expo en bonne et due forme. Le commissaire invité, Stéphane Bertrand, propose donc un thème PEEP-show [*Paysages éphémères* | *Espaces publics*] sur lequel il réunit sept «interventions légères qui relèvent du domaine du geste, de l'action et du nomadisme dans la ville». Mathieu Beauséjour, le collectif SYN et les très rares (en dehors de Québec) Fermières obsédées font partie du lot. Les *Paysages éphémères*, volet 4, prendront place le 2 juillet. Informations: www.paysagesephemeres.com — J. D.

CULTURE

EXPOSITIONS

Entre chenille et papillon



SOURCE SKOL

L'image au cœur de *Chrysalides* est une représentation aussi fantasque qu'effroyable du Fashion Plaza.

CHRYSLIDES

Patrick Bernatchez
Centre des arts actuels Skol,
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
jusqu'au 3 mai.

JÉRÔME DELGADO

Un monde en mutation, pour éviter de dire en évolution. Une époque de mouvances économiques et sociales d'où l'on ne sait pas trop comment nous sortirons. La chenille ouvrière que nous sommes, que nous étions, deviendra-t-elle papillon? En aura-t-elle seulement la capacité?

Nous sommes en cris... pardon, en chrysalide, cette *forme intermédiaire entre le stade de chenille et le stade de papillon*, dit-il *Le Grand Robert*. Et c'est sous ce vocable que Patrick Bernatchez, artiste sans étiquette s'il en est un, en constante mutation d'une manière de faire à une autre, a voulu exprimer un certain ras-le-bol.

Projet de longue haleine et à multiples volets, comprenant dessin, peinture, œuvre sonore et

film, *Chrysalides* prend son origine dans le Fashion Plaza, ce cœur de l'industrie textile de Montréal devenu fourmilier artistique — Bernatchez, comme un grand nombre de ses pairs, y tient son atelier. Travail présenté d'abord là, rue de Gaspé, par le biais d'interventions éphémères, voici sa forme finale. Une exposition, en bonne et due forme, au centre Skol, rue Sainte-Catherine.

L'image au cœur de ce corpus est une représentation aussi fantasque qu'effroyable du Fashion Plaza. Tel un certain Pentagone, un 11 septembre, l'édifice est scindé en deux par un être descendu du ciel. Petit pied de nez à l'histoire récente, quand on sait que le discours pointe avant tout les dangers de la mondialisation de l'économie. Faut-il rappeler que le Fashion Plaza, pour les mêmes raisons que les Crocs ne seront plus fabriqués au Québec, y a laissé sa première âme?

Habile poète, Bernatchez n'est pas le genre à crier au loup. Ses images, comme son édifice peint sur un miroir, sont plutôt évanescences. Pas de dénonciation brutale, quoique... Le volet film du projet, intitulé *Empereur*, ne fait pas dans la dentelle. La scène, un homme qui se laisse noyer enfermé dans sa voiture, est assez explicite. Il y a une malaise, et ça déborde de partout.

Toutes formes, tous genres, le caractère éclaté et multidisciplinaire de l'expo *Chrysalides* est évi-

dent. À tel point que la longue suite de dessins d'inspiration mythologique cadre mal avec le reste, dont l'esthétique et les moyens sont davantage actuels.

Pourtant, ces dessins, certains plus grotesques que d'autres, sont de loin l'élément à considérer. Par leur nombre (91), bien sûr, ainsi que par cet élan autant poétique qu'explicite où des formes ni humaines ni animales se mangent, se broient, mais aussi se créent et se reproduisent. Dans un monde apocalyptique comme celui qui nous pend au nez, voici ce qui nous guette. À moins que l'on n'y soit déjà, en pleine métamorphose.

Si *Chrysalides* peut dérouter à première vue, chacune de ses formes vaut par elle-même. Les «12 compositions pour deux pianos» qui forment *Lucioles*, une partition à lire et à écouter, sont la belle surprise, transposition abstraite du rapport au travail que Patrick Bernatchez scrute. Elles harmonisent ce monde, valorisent ces individus — on imagine que l'artiste s'y inclut — qui labourent même la nuit.

Ces «prélèvements et transcriptions systématiques des fenêtres illuminées» du Fashion Plaza, sorte de «comptabilité des lucioles ouvrières», ne sont pas tant une critique de l'aliénation du travail qu'une ode au genre humain. Avant qu'il ne disparaisse.

Collaborateur du Devoir



FESTIVAL
MUSIQUE DE CHAMBRE
MONTRÉAL
DENIS BROTT : DIRECTEUR ARTISTIQUE

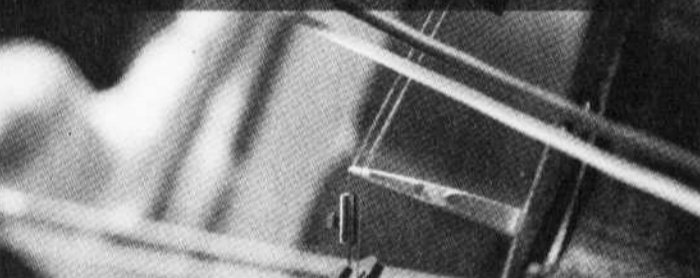
13^e
ÉDITION
20 h

Anton Kuerti • Gary Graffman
Les Violons du Roy
Ignat Solzhenitsyn
Ranee Lee • Natalie Choquette
Charles Neidich
Simone Dinnerstein
Jonathan Crow • Oliver Jones
Socalled et Bell Orchestre
Ivo Janssen • Rachel Barton Pine
Florence K • Marathon Beethoven
Denis Brott

LE DEVOIR

MUSIQUE, DANSE, THÉÂTRE, FILM ET PLUS
DU 1 AU 24 MAI 2008 • MAY 1 TO MAY 24, 2008
ÉGLISE ST-JAMES / ST-JAMES UNITED CHURCH • 463 SAINTE-CATHERINE OUEST/WEST
BILLET/TICKETS : 514.848.9696 ou 514.489.3444
reservations@festivalmontreal.org • www.festivalmontreal.org

LES VIOLONS DU ROY
DANS QUELQUES SEMAINES !



HAYDN, ISSERLIS ET
LES VIOLONS DU ROY

JEUDI 15 MAI, 20H
SALLE POLLACK, UNIVERSITÉ MCGILL

POUR LA PREMIÈRE FOIS AVEC LES VIOLONS DU ROY, le grand violoncelliste Steven Isserlis interprétera les deux magnifiques concertos pour violoncelle de Joseph Haydn. Fougue et musicalité sont attendues lors de ce dernier rendez-vous de la saison ! Également au programme la *Symphonie n° 44* du même compositeur.

Direction : Bernard Labadie



« J'aime la fraîcheur et l'humour de Haydn.
Quel fascinant personnage il a dû être ! »
STEVEN ISSERLIS

LES VIOLONS
DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE
violonsduroy.com

Partenaire de Saison à Montréal
SSQ Groupe financier
Québec
VILLE DE QUÉBEC
Conseil des arts
Canada Council
LE DEVOIR

Hydro Québec

les séries
Pro Musica
2007-2008

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES

SÉRIE ÉMERAUDE
Théâtre Maisonneuve, PDA

JAMES EHNES ET
ANDREW ARMSTRONG

Lundi, 21 avril 2008, 19 h 30

PROGRAMME
Leclair, Sonate op. 9 n° 3
Brahms, Sonate n° 1 en sol majeur, op. 78
Bartók, Rapsodie n° 2
Strauss, Sonate en mi bémol majeur, op. 18

Billets : 37,50 \$, 32,00\$ et 18,00 \$ (étudiants) (taxes et frais en sus)

Renseignements : Tél.: 514-845-0532 Téléc.: 514-845-1500
Courriel : concerts@promusica.qc.ca

INSTITUT D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
MUSIQUE 1002
La Fondation de la famille Zeller
Le Scena Musicale
NHQ
Place des Arts
(514) 842-2112 1-866-842-2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

Next une œuvre audacieuse et profondément originale. Au menu, des saveurs d'électro, de jazz et de rock progressif. Un régal pour les mélomanes! EN VENTE DÈS LE 22 AVRIL.

WWW.SERGEKERAVEL.COM

INTERDISC

LES BORÉADES
Francis Copron - directeur artistique

SAISON 2007-2008

JEUDI 24 AVRIL 2008, 20H
ESPACE MUSIQUE **Tutti col l'Oboe**
Avec Alfredo Bernardini, hautboïste
Œuvres de Telemann, Janitsch, Fasch et Boismortier

JEUDI 29 MAI 2008, 20H
Molière en musique
Avec Sophie Faucher et Carl Béchard, comédiens
La Turquerie, tirée du *Bourgeois gentilhomme* de Lully et des suites de ballet tirées du *Malade imaginaire* de Charpentier

Les concerts ont lieu à la Chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours, 400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal
BILLET SIMPLE : RÉGULIER 25\$ AÎNÉ 20\$ ÉTUDIANT 12\$
AÎNÉ : 65 ANS ET PLUS.
ÉTUDIANT : 25 ANS OU MOINS, TEMPS PLEIN.
CARTES EXIGÉES.

INFORMATION
514-634-1244
www.boreades.com

LES BORÉADES DE MONTRÉAL SE RÉSERVENT LE DROIT DE CHANGER LA PROGRAMMATION SANS PRÉAVIS.

CONSEIL DES ARTS DE QUÉBEC
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
LA LISTE
LE DEVOIR

VIVA VOCE
LE TOUR DU MONDE
en 80 minutes

Œuvres de Ligeti, Takemitsu, Daunais, Swayne, et la création de « Sonata de un Pintor » par Tim Brady

Peter Schubert, directeur artistique

LE VENDREDI 2 MAI
19 H 30

Salle Redpath
3461, rue McTavish, Montréal
514-397-9371

WWW.VIVAVOCE-MONTREAL.COM

NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
SOUS LA DIRECTION DE LOIRANNE MAILLACOURT
NEM ET ENSEMBLE CONSTANTINOPLÉ
GRAND CONCERT
MERCREDI 23 AVRIL
WWW.LENEM.CA - 514-343-5030 - INFO@LENEM.CA

MERCREDI 23 AVRIL
NEM ET ENSEMBLE CONSTANTINOPLÉ

ANALIA LLUGDAR, TODOS LOS REQUERIDOS PRESENTES ENCUAN ESE SONIDO Y ALGO ME MIRA (PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE)

PETER EÖTVÖS, SHADOWS

MARTIN MATALON, TRAME VII (PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE)

KIYA TABASSIAN, LES ÉTOILES ME RECHAUFFENT... (CRÉATION)

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE - 20:00
20 \$ (RÉGULIER) / 10 \$ (ÉTUDIANTS + AÎNÉS)
5 \$ (ÉTUDIANTS EN MUSIQUE)
220, AVENUE VINCENT-D'INDY, MONTRÉAL (514) 343-5636

PRÉCÉDÉ D'UNE TABLE RONDE GOURMANDE
FOYER DE LA SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE - 18:30
ENTRÉE LIBRE / GRATUIT POUR LES AMIS DU NEM
ACCÈS AU BUFFET : 7 \$ (RÉGULIER) / 3 \$ (ÉTUDIANTS + AÎNÉS)

SAMEDI 19 AVRIL
AUTOUR DE LA MUSIQUE DE KIYA TABASSIAN
CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PÂTEUR - 14:00
ENTRÉE LIBRE / 100, RUE SHERBROOKE EST, MONTRÉAL (514) 872-5338

K-FILMS AMÉRIQUE

avec **Nadine Labaki**

★★★★ Plus vibrant que jamais - TELERAMA

- Festif, rafraîchissant, charmant - MAXIME GEMERS, JOURNAL DE MONTREAL

- Chorégraphie à couper le souffle - ANDRÉ LAVOIE, LE DEVOIR

TROISIÈME SEMAINE (COMPLEX DIVERTEMENT / QUARTIER LATIN)

BOSTA

Cinéma

exCentris

EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

12h30 - 16h50 - 19h15

DÉLICE PALOMA
/ NADIR MOKNÉCHE

Du vide martelé à coups de fusil...

88 MINUTES

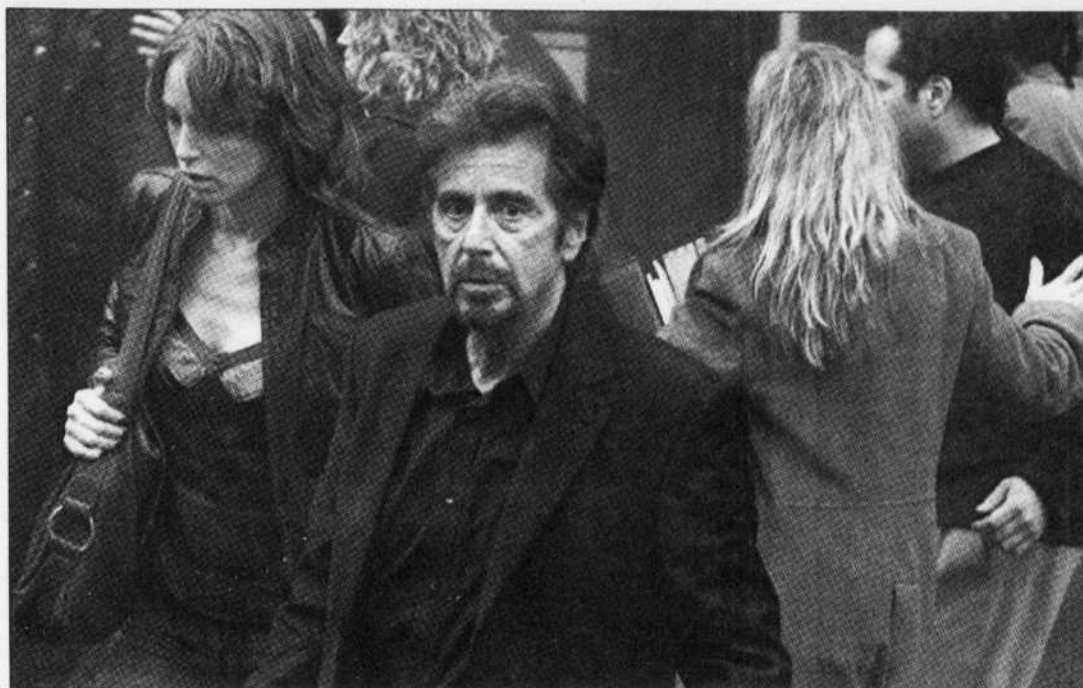
Réalisation: Jon Avnet. Scénario: Gary Scott Thompson. Avec Al Pacino, Alicia Witt, Leelee Sobieski, William Forsythe. Image: Denis Lenoir. Montage: Peter E. Berger. Musique: Ed Sheamar. États-Unis, 2007, 108 min.

ANDRÉ LAVOIE

Certains signes ne trompent pas: en prêtant une attention démesurée aux raccords défilant le gros bon sens (dans une scène de poursuite, une image sous la pluie battante et la suivante bien au sec) ou ne pouvant détacher son regard d'une coupe de cheveux au style douteux, peu importe la gravité des enjeux, le spectateur s'est déjà détourné de l'essentiel. Et fait tout ce qu'il peut pour tromper son ennui.

Cet exercice se pratique sans mal — voire avec un léger plaisir sadique... — devant *88 minutes*, de Jon Avnet (*Fried Green Tomatoes, Up Close & Personal*). Ce thriller à numéros, dont la durée excède malheureusement 88 minutes, reprend la bonne vieille formule de la course contre la montre cherchant à concilier temps réel et temps de la narration. Le procédé se révèle souvent efficace, atteignant parfois des sommets d'exaltation (la série télévisée *24* en repousse sans cesse les limites), mais lorsque les minutes s'égrenent à la vitesse d'une horloge que l'on fixe pour en décoder le mouvement, toute cette agitation semble vaine.

Entre deux coups d'œil sur notre propre montre, on peut voir Jack Gramm (Al Pacino, les cheveux en



Alicia Witt et Al Pacino dans une scène de *88 minutes*

SOURCE SONY PICTURES

bataille et le regard éteint) s'époumoner à vouloir sauver sa peau, un fusil dans une main et un cellulaire dans l'autre. Cet éminent psychiatre lié au FBI et professeur à l'Université de Seattle a fait coffrer neuf ans plus tôt un tueur en série aujourd'hui condamné à la peine de mort. Le jour de son exécution, il reçoit des menaces et un décompte final très précis vers l'éternité, le forçant à déployer des trésors d'imagination pour, non seulement déjouer son bourreau masqué, copiant les méthodes du célèbre meurtrier (est-il, d'ailleurs, vraiment coupable?),

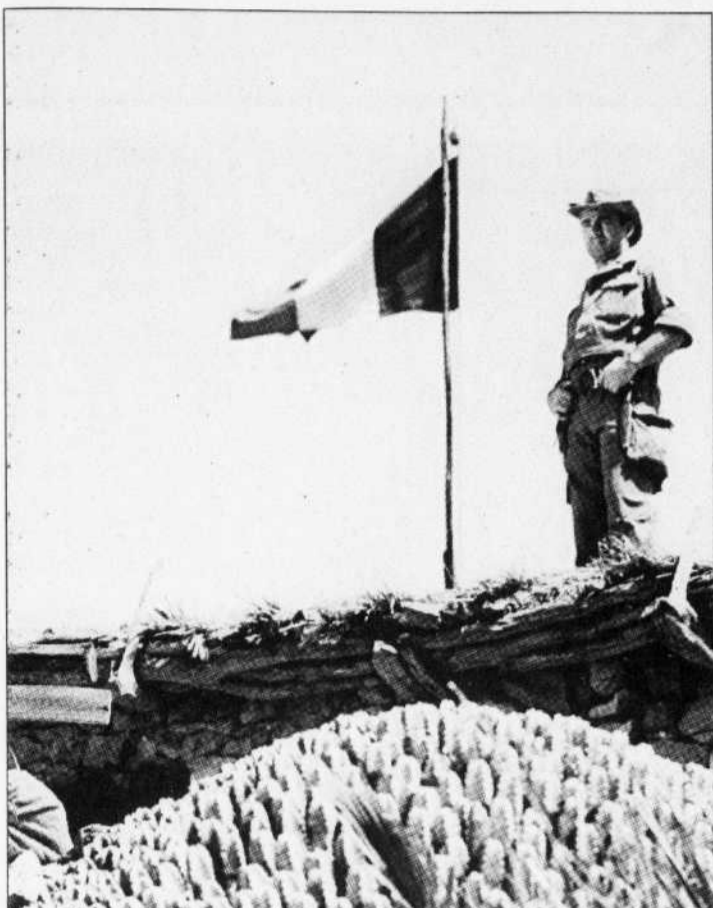
mais des suspects potentiels dans son entourage majoritairement féminin. Assistantes, étudiantes, flammes d'un soir, toutes pourraient bien cacher une redoutable coupée de couilles...

Pendant qu'Al Pacino cherche son souffle dans les cages d'escalier, et Dieu sait que l'acteur fait peine à voir en persistant à jouer au héros fringant, *88 minutes* aligne les secrets supposément sulfureux — le lesbianisme chic semble à la mode dans l'Etat de Washington... —, martelés entre coups de fil et coups de fusil. Personne ne s'offusquerait des in-

vraisemblances et autres révélations inutiles si Jon Avnet nous servait le tout à vitesse supérieure, ce qui aurait gommé le psychologisme primaire et un jeu d'interprètes à l'abandon qui ferait tache d'encre dans bien des séries télévisées.

Le temps est une donnée relative et, si les minutes sont précieuses pour Jack Gramm, rarement elles auront paru aussi étirées dans ce film qui traînait sur les tablettes et dont les jours sur grand écran sont déjà comptés.

Collaborateur du Devoir



Le comédien Benoît Magimel dans *L'Ennemi intime*, de Florent Emilio Siri

ENTREVUE

Leur Vietnam à eux...

En janvier dernier, à l'occasion des 10^e Rendez-vous du cinéma français, les créateurs de *L'Ennemi intime* ont parlé au *Devoir* de la mémoire, du devoir, et du devoir de mémoire. Rencontre avec l'acteur Benoît Magimel, le cinéaste Florent Emilio Siri et l'historien Patrick Rotman.

MARTIN BILODEAU

Pas facile, en France, de faire un film sur la guerre d'Algérie. Surtout quand les livres d'histoire, près de cinquante ans après les faits, n'en parlent encore que comme un vague épisode de «pacification», quand ils ne l'oblitérent pas carrément. Faire un film grand public sur le sujet? Vous n'y pensez pas! La ténacité de l'acteur Benoît Magimel, de l'historien Patrick Rotman et du cinéaste Florent Emilio Siri est venue à bout des réserves et des obstacles économiques pour donner naissance à *L'Ennemi intime*, un film puissant et inspirant, qui prend l'affiche chez nous la semaine prochaine.

«L'Algérie, c'est notre Vietnam à nous», soutient Benoît Magimel, qui, à 33 ans, est l'une des plus importantes figures de proue du cinéma français. *Les Américains ont tourné plus de 700 films sur le Vietnam. Mais en France, nous avons beaucoup plus de mal avec notre histoire.* A preuve, dit-il, «on a fait des dizaines de films sur la Résistance, très peu sur la collaboration».

L'historien Patrick Rotman, à qui on doit les scénarios de *Nuit noire: 17 octobre 1961* d'Alain Tasma et de *La Guerre sans nom* de Bertrand Tavernier, pousse plus loin l'analogie: «Aux États-Unis, l'écran est un divan, qui sert à exorciser les traumatismes de la nation. On ne trouve pas d'équivalent chez nous. [...] Les Français ne se sont jamais, collectivement, emparés de la guerre d'Algérie pour exorciser son traumatisme. C'était pareil avec Vichy: il a fallu attendre quarante ans avant que l'État français reconnaisse sa complicité dans la déportation des juifs. C'est ça, la France.»

Territoire miné

À l'origine de *L'Ennemi intime*, il y avait, tout simplement, la passion de Magimel pour les films de guerre. Notamment pour *Les Sentiers de la gloire* de Kubrick, film qui lui a donné l'envie de s'aventurer dans ce genre. Côté Algérie. Sa rencontre imprévue avec Patrick Rotman, scénariste du film avec Florent Emilio Siri, lui a permis de pénétrer ce territoire miné et d'entrer lui-même dans la peau de Therrien, un jeune lieutenant idéaliste envoyé en 1959 pacifier les montagnes de Kabylie.

Le récit colle à son personnage, sa naïveté et son inexpérience permettant aux spectateurs de faire corps avec lui. «C'est un film sur l'initiation, explique Siri [*Nid de guêpes, Hostages*]. Il nous fallait un personnage d'identification, qui soit comme nous, qui possède notre innocence et nous transporte dans l'histoire.»

Mais peu à peu, à la vue des horreurs et des erreurs, le système intérieur de Therrien se détraque, provoquant un déraillement psychologique qui n'est pas sans rappeler celui du personnage de Martin Sheen dans *Apocalypse Now*. Magimel, qui ne rejette pas la comparaison, soutient cependant que ce cheminement est inhérent au

sujet. «Les parcours des militaires en temps de guerre sont souvent semblables: confrontés à l'horreur, ils se transforment, au point de devenir leur propre ennemi.»

Le traitement privilégié par Siri excluait les discours, les slogans, bref, le film à thèse. Le cinéaste et Rotman ont plutôt opté pour une construction classique, avec une formidable pirouette qui survient au milieu du film, au moment charnière où le personnage de Therrien, qui s'enfonçait dans les ténèbres, nous oblige à reporter notre sentiment d'identification sur celui du sergent désabusé et cynique campé par l'excellent Albert Dupontel, qu'on observait de loin jusque-là. D'où cette impression, dans la salle, d'avoir quitté le port avec un guide, puis débarqué à destination au bras d'un autre.

Au-delà de la construction dramaturgique toutefois, «c'est tout le travail en amont, que Patrick a réalisé auprès des anciens combattants de la guerre d'Algérie, qui constitue la matière première du film et qui nous a permis d'atteindre ce très haut degré d'authenticité». Rotman, sans fausse modestie, acquiesce: «Ce film provient de ce qui a été vécu. C'est tissé avec du réel et ça retourne à la source.»

La source, c'est l'Algérie, dans le passé, mais c'est aussi la France, dans le présent, à qui Magimel voulait s'adresser, sans détour ni condescendance. «La plupart des films qui ont été faits jusqu'ici sur le sujet étaient austères et, par conséquent, difficiles pour le grand public. Je voulais au contraire que *L'Ennemi intime* soit fort et moderne, qu'il nous permette de parler aux jeunes d'aujourd'hui, tant aux enfants des deux millions de soldats français qui sont allés combattre là-bas qu'à ceux qui sont nés en France de parents algériens. Afin qu'ils comprennent, en voyant le film, pourquoi leurs pères ne leur ont jamais parlé de cette guerre...»

Collaborateur du Devoir

EMOTIONAL ARITHMETIC (L'AUTOMNE DE MES SOUVENIRS)

De Paolo Barzman. Avec Susan Sarandon, Christopher Plummer, Gabriel Byrne, Roy Dupuis, Max Von Sydow, Dakota Goyo. Scénario: Jefferson Lewis, d'après le roman de Matt Cohen. Image: Luc Montpellier. Montage: Arthur Tarnowski. Musique: Normand Corbeil. Canada, 2007, 100 min.

MARTIN BILODEAU

Discuter de la question juive et des souvenirs douloureux du camp de détention de Drancy sur les rives québécoises du lac Memphrémagog possède quelque chose d'insolite, voire de quasi irrésistible. Hélas, à cet égard et à tous les autres, le sentiment de curiosité qu'éveille *Emotional Arithmetic*, du Canadien Paolo Barzman, disparaît dès le premier coup de ciseaux du monteur.

De fait, ce psychodrame soporifique sur la mémoire de l'Histoire, adapté par le scénariste Jefferson Lewis (*Les Noces de papier*) du roman de Matt Cohen et surélevé plus haut que nature par de grandes figures du 7^e art, a bien du mal à nous faire croire que nous sommes au cinéma tant l'essentiel de sa proposition — des conversations filmées — tient de la radio.

Il suffirait en effet de fermer les yeux pour s'y croire, sans crainte de rien manquer, sinon peut-être les beaux paysages de l'Estrie en automne, que le cinéaste issu de la télévision filme avec un éternant sens du pittoresque, et la splendeur de maison, prête pour la photo, qui sert de théâtre principal à l'action.

Celle-ci est centrée sur Melanie (Susan Sarandon), une Américaine neurasthénique qui accueille dans la ferme qu'elle habite avec son

mari (Christopher Plummer) l'homme qui, quarante ans plus tôt (nous sommes en 1985), l'a prise sous son aile alors qu'elle était, enfant, détenue dans le camp de Drancy, en France. Or ce dernier (Max Von Sydow), devenu écrivain réputé, a débarqué de l'avion en compagnie d'un autre compagnon d'infortune de Drancy (Gabriel Byrne), avec qui Melanie semble avoir des comptes à régler. Lesquels exactement? Notre curiosité, à cet égard, ne sera jamais récompensée, et ce qui nous reste de patience s'enveloppe dans l'attente qu'elle le soit.

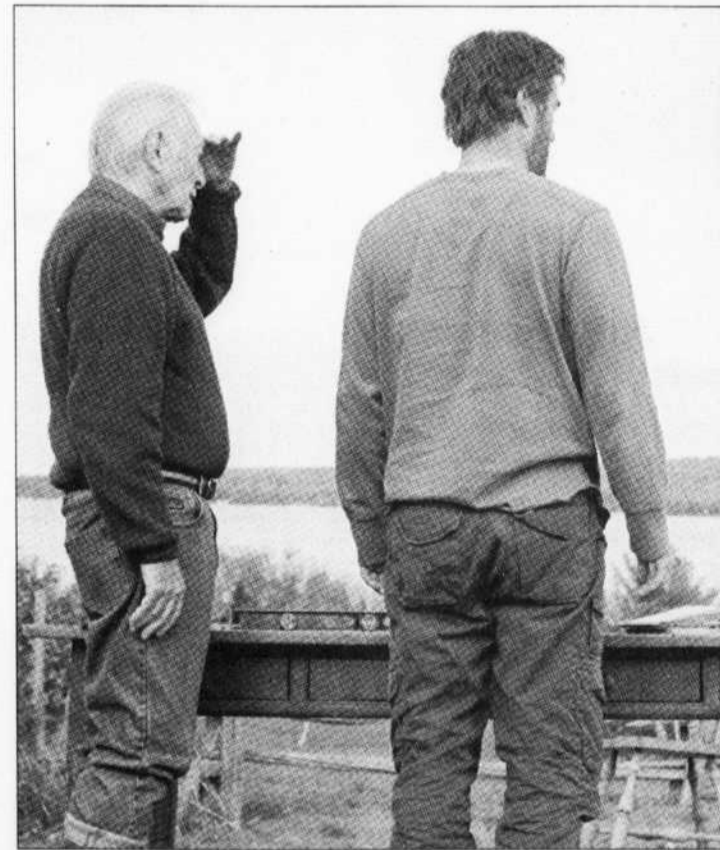
L'essentiel du récit se déploie sur une seule journée, principalement autour des quatre figures (Melanie, son époux et les deux visiteurs). Une cinquième vient par moments, mais trop rarement, perturber l'équilibre: Roy Dupuis, dans la peau du fils du couple.

Vêtu d'une chemise à carreaux qui justifie son accent français, flanqué d'un gamin adorable, il peine à transcender son rôle de futur gardien de la mémoire, tant le scénario intellectuelise et, par conséquent,

manque de le faire exister. Au mieux est-il réduit à épier les conversations des «adultes» tout en leur mitonnant des petits plats, carré d'agneau, tarte Tatin, dont le cinéaste observe la confection avec une attention si vive que, par désœuvrement, on cherche dans l'assiette des sens cachés, symboliques ou métaphoriques. En vain, Dieu merci.

Collaborateur du Devoir

Radioroman soporifique



Christopher Plummer et Roy Dupuis dans *Emotional Arithmetic*, du Canadien Paolo Barzman

SOURCE FILMS SEVILLE

www.cinemaduparc.com

48\$ pour 10 films: la totale!

stationnement GRATUIT 3 heures

CINÉMA DU PARC

3575 Du Parc 514-281-1900

«Une certaine parenté avec *Gaz Bar Blues* et *La Grande Séduction*.»

«Une bouffée d'air pur.»

NICOLAS CAZALÉ CLOTILDE HESME

LE FILS DE L'ÉPICIER

UN FILM DE ÉRIC GUIRADO

À L'AFFICHE! CINÉMA Beaubien 2306, (514) 381-6000 EX-CENTRIS MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

★★★★★

«INTELLIGENT, ÉMOUVANT, MODERNE ET PORTEUR D'UNE FANTASTIQUE LEÇON DE VIE.»

«... TROUBLANT... UN FILM QUI LAISSE SANS VOIX, QUI TRANSPORTE ET SECOUR DUREMENT.»

BENX

UN FILM DE NIC BALTHAZAR

À L'AFFICHE

VERSION FRANÇAISE: QUARTIER LATIN

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS: EX-CENTRIS

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS: LE CLAP

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS: LE FORUM 22

ARCHAMBAULT

Un catalogue de Québec Média

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes: du 8 au 14 avril 2008

1	ALEX KOWALEV	Trucs et méthodes d'entraînement
2	THERE WILL BE BLOOD	
3	MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR	
4	THE 11TH HOUR	
5	ALVIN & THE CHIPMUNKS	
6	400 ^e ANNIVERSAIRE DE QUÉBEC	
7	SWEENEY TODD	
8	THE WATER HORSE	
9	RAMDAM	Saison 1
10	PIERRE RICHARD	Coffret 4
11	JUSTIN TIMBERLAKE	Futuresex / Loveshow : Live from Madison Square Garden
12	JUDI ET YVON FONT UNE SCÈNE	
13	LIONS FOR LAMBS	
14	LE DÎNER DE CONS	
15	ENCHANTED	
16	LED ZEPPELIN	The Song Remains the Same
17	STARGATE : ARK OF TRUTH	
18	DÉMONS DE LA MER	
19	ACROSS THE UNIVERSE	
20	HIBERNATUS	

Cinéma

Un gars ben ordinaire

FORGETTING SARAH MARSHALL

Réalisé par Nicholas Stoller. Écrit par Jason Segel. Avec Jason Segel, Kristen Bell, Mila Kunis, Russell Brand, Neil Hader, Jonah Hill, Paul Rudd. 2008. 112 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

«*À fin de se remettre d'une douloureuse rupture, un jeune homme fait un voyage à Hawaï où il tombe sur son ex et le nouveau petit ami de celle-ci.*» Pareil résumé ne laisse rien présager d'inédit, et pourtant. La comédie américaine, surtout tout si elle est à saveur sentimentale, perd souvent en authenticité ce qu'elle gagne en charme. Ce genre aussi ancien que le cinématographe relève au surplus d'une longue tradition manichéenne se résumant à une forme: un triangle constitué de deux gentils et d'un(e) méchant(e). La suite des choses, on ne peut plus simple — mais pas forcément simpliste —, consistera à réunir les deux gentils et à évincer le méchant. Tout cela est entendu mais donnera parfois lieu à une belle surprise (*IQ*) ou carrément à un classique (*The Apartment*). À plus forte raison quand personne n'est que gentil ou méchant.

La réussite de *Forgetting Sarah Marshall* s'explique peut-être par l'importance accordée au point qui fait généralement défaut aux productions similaires: l'authenticité. Et cet effort concerté est observable tant sur le fond que dans la forme. D'une part, le scénario de Jason Segel, aussi vedette du film, table sur les prémisses connues d'une rupture à sens unique mais transcende la banalité du sujet par l'ajout de détails bien observés et de répliques particulièrement savoureuses. D'autre part, tous les éléments formels témoignent du même souci de vraisemblance. La réalisation polyvalente adapte sa technique à la situation, comme dans ces premiers plans en caméra à l'épaule éclairés

crûment qui installent d'emblée le personnage dans un environnement bordélique qu'on devine être son monde, son île, dira plus tard son ex. La direction photo, elle aussi au service de l'authenticité, se prête aux ambiances plus qu'elle ne les force.

L'attention portée à tous ces aspects pourra paraître triviale pour qui cherche simplement à savoir si le film est drôle. Il est hilarant. Non dépourvu de longueurs et d'au moins un personnage superflu (celui de Paul Rudd), mais hilarant. Inversement, peut-être l'enthousiasme déployé ici décevra-t-il qui-conque estime la comédie américaine, pour peu qu'elle soit hollywoodienne, dénuée d'intérêt. Ce serait passer à côté du phénomène Judd Apatow, producteur du film, qui en trois ans a poussé une industrie extrêmement conservatrice à se départir de quelques-uns de ses tabous favoris. Le langage vulgaire, la sexualité effrénée et même la nudité masculine sont présentés, certes à des fins humoristiques, mais de manière naturaliste, sans construction laborieuse ou escalade artificielle.

Il importe aussi de mentionner qu'ici comme dans *Superbad* et *Knocked Up*, on prend pour prétexte la comédie afin de brosser le portrait d'une masculinité qui se cherche. Peter Strotter (Segel) est un gars diablement ordinaire. Un authentique anti-héros qui, à l'instar des personnages qui gravitent autour de lui, n'est jamais monochromatique. Cette volonté d'appréhender la «mâlitude» dans l'humour autrement qu'en faisant parader des archétypes est rafraîchissante. L'est tout autant cette propension à l'autodérision. On serait tenté de faire un parallèle entre cette tendance américaine et celle, québécoise et plus caustique, qui nous a donné *Québec-Montréal*, *Horloge biologique* et *Les Invincibles*. Ne serait-ce que pour son refus de la complaisance, Sarah Marshall vaut qu'on ne l'oublie pas.

Collaborateur du Devoir



Dans *Forgetting Sarah Marshall*, on prend pour prétexte la comédie afin de brosser le portrait d'une masculinité qui se cherche.



Aucune idée forte, tant au scénario qu'à la mise en scène, ne vient rehausser le profil de cette seconde mouture de *Dans une galaxie près de chez vous*.

La fin d'une bonne idée

DANS UNE GALAXIE PRÈS DE CHEZ VOUS 2

De Philippe Gagnon. Avec Guy Jodoin, Claude Legault, Sylvie Moreau, Stéphane Créte, Didier Lucien, Mélanie Maynard, Réal Bossé, Alexis Martin, Louis-Philippe Dandenault. Scénario: Pierre-Yves Bernard, Claude Legault. Image: Claude Asselin. Montage: Isabelle Malenfant. Musique: Les Bruns. Québec, 2008, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Toutes les bonnes idées ont leurs limites. Celle qui a présidé à la création de *Dans une galaxie près de chez vous* atteint son niveau de saturation avec ce deuxième volet cinématographique des aventures interstellaires du vaisseau spatial *Romano Fafard*, aux commandes duquel Philippe Gagnon (*Premier juillet: le film*) ne fait pas d'étincelles.

À sa décharge, le scénario de Pierre-Yves Bernard et Claude Legault n'est guère inspiré et cache bien mal son opportunisme commercial. Tout l'inverse du film précédent, succès circonstanciel qui relevait adroitement un double pari: transposer au grand écran le bric-à-brac de la série-culte de Vrak-TV afin que les jeunes adeptes s'y retrouvent, puis faire découvrir aux adultes néophytes (c'était mon cas) l'univers éclaté des prospecteurs à la

recherche d'une planète habitable pour les Terriens qui ont ruiné la leur.

Depuis le film de Claude Desrosiers, quatre années ont passé. L'univers de bédé déjantée, le vaisseau-casserole, le solennel capitaine Patenaude (impayable Guy Jodoin), Flavian l'extraterrestre plus humain qu'un humain (Claude Legault), le vilain Brad et tous les autres ont trouvé leur place dans l'imaginaire populaire québécois. Si bien que l'effet de surprise, sur lequel le film antérieur pouvait miser, est passé. Plus grave encore: aucune idée forte, tant au scénario qu'à la mise en scène, ne vient rehausser le profil de cette seconde mouture.

De fait, les passagers de *Dans une galaxie près de chez vous 2* n'auront que du réchauffé à se mettre sous la dent lorsque viendra le temps de monter à bord du *Romano Fafard* où, dans les premières minutes du film, le capitaine Patenaude (irrésistible Guy Jodoin, l'élément le plus constant du film) s'apprête à envoyer un message alarmant aux quatre milliards de Tatas (puisque deux milliards d'entre eux ont déjà disparu) qui, sans couche d'ozone pour les protéger, attendent de leurs nouvelles depuis six ans.

Un flash-back, qui tient de l'arabesque bien plus que de la nécessité narrative, nous amène trois jours plus tôt, alors que la dernière sonde fonctionnelle du vaisseau à la recherche d'une planète habitable s'écrase sur une planète in-

connue, aussitôt baptisée «*Crème hydratante pour le visage, soulage la peau sèche*». Le roi obséquieux et vaguement moyen-âgeux des lieux (Alexis Martin, méconnaissable) leur apprend que l'engin recherché est entre les mains des Irakiens, habitants de la planète voisine, dans l'espoir qu'ils fonce et attaquent son propre ennemi.

L'avantage des métaphores et des clin d'œil à la guerre et à la dérive environnementale, c'est qu'ils n'échapperont à personne. Pas même aux enfants, à qui les

mots Irak, armes de destruction massive et couche d'ozone sont familiers depuis leur berceau. On envie toutefois leur innocence et leur relative indulgence à la vue de ce divertissement mollasson, criblé de gags qui font mouche une fois sur quatre. Un divertissement ennuyeux, que Philippe Gagnon filme sans aucun effort d'imagination apparent et devant lequel on se prend à rêver avec nostalgie au kitsch de *Barbarella*.

Collaborateur du Devoir

Plus drôle et plus fou que jamais!

DANS UNE GALAXIE PRÈS DE CHEZ VOUS

www.dansunegalaxie2.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

QUARTIER LATIN	STARCITÉ MONTREAL	CINEMA BANQUE SCOTIA	COLISEE KIRKLAND	CINEMA SHERBROOKE
LASALLE (Pique)	CÔTE-DES-NEIGES	LANGELIER 6	LACORDAIRE 16	MARCHE CENTRAL 18
PARADIS	SPHERETECH 14	TASCHEREAU 18	JACQUES CARTIER 14	DEUX-MONTAGNES 14
PONT-VIAU 16	COLOSSUS LAVAL	ST-EUSTACHE	ST-BRUNO	BOUCHERVILLE
BROSSARD	BELOEL	TERREBONNE 14	STE-THERÈSE 5	GATINEAU
STARCITÉ HULL	AYLMER	SHERBROOKE	SHERBROOKE	MAQOG
CHATEAUGUAY DIXIE	CARREFOUR DIXON	PLAZA DEL SON	VALFRES	ST-JEAN
TROIS-RIVIÈRES	ST-JÉRÔME	VICTORIAVILLE	JOLIETTE	ROSEMONT
DRUMMONDVILLE	LACHENAIE	ST-BASILE	VALLEYFIELD	SOREL-TRACY
COWANSVILLE	SHAWINIGAN	CINEMA DU CAP	ELYSEE GRANBY	
	LOUISEVILLE	MONT-TREMBLANT	STE-ADELE	

« J'ai vraiment ri, c'est vraiment amusant. Il y règne une extrême bonne humeur. »
Christiane Charette, Radio-Canada

Jake D'Amico, Germain Dejean, Jacques Balasro, Christian Clavier

LE MERU EST MONTÉ!!!
L'AUBERGE ROUGE

UNE COMÉDIE DE GERARD KRAWCZYK

www.laubergeorange-lefilm.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

QUARTIER LATIN	STARCITÉ MONTREAL	CARR ANGRIGNON	MARCHE CENTRAL 18	MÉGA-PLÉX* QUÉZOU
PONT-VIAU 16	COLOSSUS LAVAL	ST-EUSTACHE	BROSSARD	JACQUES CARTIER 14
BELOEL	SHERBROOKE	STARCITÉ HULL	DRUMMONDVILLE	JOLIETTE
LACHENAIE	VALLEYFIELD	SOREL-TRACY	VICTORIAVILLE	STE-ADELE

FILM D'OUVERTURE DE **VUES D'AFRIQUE**

★★★★★

«Un vrai régal! Une petite merveille qui met durablement en état de grâce.»
- Anabelle Nicoud, *La Presse*

«Du grand art! Un vibrant portrait de femme.»
- François Lévesque, *Mediafilm*

«Un film coloré et ensoleillé.»
- Manon Dumais, *Voir*

«Une pure merveille!»
- Rachel Haller, *Ici*

«Un film extrêmement sympathique!»
- Catharina Parrin, *Radio-Canada, C'est bien meilleur le matin*

«Je vous le recommande! D'un charme incroyable!»
- Michel Coulombe, *Radio-Canada, Samedi et rien d'autre*

DÉLICE PALOMA

BIVOUNA
NADIA HACI
AYLIN PRANDI
DANIEL LUNDH

UN FILM DE NADIR MOHNECHE

À L'AFFICHE!

CINÉMA SHERBROOKE, EX-CENTRIS, MÉGA-PLÉX* QUÉZOU, MARCHÉ DU CINÉMA, CINÉMA LE CLAP

delicepaloma-lefilm.com

VUES D'AFRIQUE présente **PAN-AFRICA INTERNATIONAL**

NE MANQUEZ PAS LES FILMES PRIMÉS, LE 20 AVRIL AUX CINÉMAS BEAUBIEN ET ONF.

Billets à l'unité : 7\$, Cinémax : 50\$ pour 10 entrées, Ciné-carte : 25\$ pour 4 entrées

du 10 au 20 avril 2008

CINÉMAS DU PARC, ONF, BEAUBIEN, CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

www.vuesdafrique.org INFO-FESTIVAL : (514) 990-3201